

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 31.

Prix du numéro: 7 centins.—Annonces, la ligne: 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 2 Aout 1883.

SOMMAIRE

TEXTE: M. Goldwin Smith et les Canadiens.—Chronique, par Josephite.—Les cieux et leurs habitants (suite) par Giulio.—Une reine, par Ph. de Grandlieu.—Propos du docteur, par le Dr E. Monin.—Nécrologie.—Mort du capitaine Webb.—Choses et autres.—Le moulin rouge.—Tout est bien qui finit bien, par Germain Picard.—Nos gravures: Le château de Frohsdorff; L'entrevue de Frohsdorff.—Nouvelles diverses.—Excursion à Trois-Rivières.

GRAVURES: M. le comte de Chambord.—Frohsdorff: Le comte de Chambord reçoit la visite des princes d'Orléans; Vues diverses du château.

M. GOLDWIN SMITH ET LES CANADIENS

M. Goldwin Smith n'est pas de nos amis et nous le fait savoir assez souvent dans le *Bystander*, son organe. Le philosophe anglais nous juge-t-il de *visé* ou bien se borne-t-il à répéter ce que d'autres ont dit avant lui? Nous inclinons à croire qu'il n'est que l'écho des mauvaises langues auxquelles nous n'avons pas su plaire. Il nous semble pourtant que nous avons tout ce qu'il faut pour plaire à un philosophe.

Nous ne sommes peut-être pas aussi cousus d'or que certains peuples qu'il a rencontrés dans ses courses à travers le monde, mais sommes-nous moins heureux qu'eux? Pour les philosophes le bonheur consiste à être content de son sort et nous le sommes du nôtre!

Une autre qualité qui nous distingue, c'est la moralité. Or celle-ci devait nous valoir l'admiration de M. Goldwin Smith. Ce témoignage que nous venons de rendre à nos concitoyens a peu de valeur, dira-t-on, parce que ce n'est qu'une opinion toute personnelle. Il n'en est rien. Nous ne sommes ici que l'écho d'un compatriote du rédacteur du *Bystander*. Que celui-ci ouvre le *Times* du 28 avril, et il y verra que M. Hill, député aux Communes, a déclaré la veille, en pleine séance de cette Chambre "qu'il n'avait jamais vu, dans tous ses voyages, de peuple plus heureux, plus content de son sort, plus moral que le peuple canadien." Ce jugement de M. Hill, qui s'est donné la peine de parcourir le Bas-Canada, vaut bien celui de M. Goldwin Smith, subsistant l'influence de son entourage pétri de préjugés.

Pendant la dernière session du parlement fédéral, plusieurs députés, parmi lesquels figurait M. Blake, se sont étonnés du peu de crimes que les statistiques publiées par le gouvernement signalent chez nous relativement au nombre de méfaits qu'elles énumèrent chez nos voisins. Un de ces messieurs est allé jusqu'à mettre leur exactitude en doute, lorsque M. Desjardins, d' Hochelaga, s'est empressé de relever cette assertion et d'indiquer les causes qui rendent les crimes moins nombreux chez nous que dans les provinces voisines.

M. Goldwin nous juge de trop haut et de trop loin. C'est un personnage qui promène son regard sur le monde du fond de son cabinet, sans se donner la peine d'examiner si ses calomnies, ramassées on ne sait que trop où, portent à faux ou non. Il nous semble que si l'on se targue de philosophie, l'on devrait procéder autrement, par voie d'observation personnelle par exemple. Sa manière actuelle est sans doute plus commode, mais elle est absolument sans mérite et indigne d'un vrai philosophe qui devrait surtout avoir horreur de la calomnie; c'est plutôt le fait d'un grincheux, devant lequel personne ne trouve grâce, et, à coup sûr, ce n'est pas ce que croit être M. Goldwin Smith.

CHRONIQUE

Je lisais récemment, dans un journal français, un article très curieux d'Alphonse Karr.
Le mordant critique d'autrefois a dû vieillir—tout comme le commun des mortels. Il n'en a rien perdu de son originalité, seulement sa satire ne prend plus la peine de se déguiser pour sévir.

Je vous assure qu'il ne s'en remet à personne du soin de dire de rudes vérités à ceux qui l'agacent! La célébrité lui a acquis le privilège de donner libre cours à son humeur; l'âge et les rhumatismes l'ont rendu acerbe et grincheux.

La République et tout ce qui en dépend lui donnent sur les nerfs. Les adeptes de cette "mensongère et périlleuse bêtise" (ce sont ses expressions) excitent plutôt sa bile que son admiration. Il appelle M. Thiers *Le petit malfaiteur*.

Ce fin railleur qui, au temps de sa jeunesse, persécutait surtout les avocats de ses boutades et de ses saillies incisives, traite aujourd'hui, sans aucun agrément de style comme palliatif, les membres du gouvernement français d'imbéciles, de canailles, de forbans, truands, complices d'assassins et de voleurs!

Cette indignation, qui ne laisse pas d'être légitime au fond, quoiqu'exagérée dans la forme, est causée par une mesure du ministère qui vient de prohiber la procession de saint Tropez, fête religieuse chère aux pêcheurs.

On sait qu'Alphonse Karr a passé une partie de son existence à Etretat, sur la Manche, parmi les marins. Bêni, choyé par cette brave population, il en a fait sa famille; aussi, qui attaque celle-ci encoure les effets de sa colère.

"Bélistres! immondes bêtes que vous êtes! s'écrie-t-il! quand vous aurez détruit le sentiment religieux en l'âme de ces bonnes gens, par quoi le remplacerez-vous, dites-moi!"

Au fait, cette pensée n'est-elle pas juste?

Je me demande parfois quel bonheur peuvent éprouver les malheureux déshérités de la grâce, à faire partager leurs ténèbres aux âmes croyantes!

Pourquoi disperser d'une main impie les fleurs que la candide enfant portait ingénument aux pieds de la madone!

Pourquoi, d'un sourire sceptique, glacer en son cœur fervent la naïve et confiante prière!

Pourquoi éteindre le reflet céleste de son regard inspiré, qui implore et devine un Dieu au-delà des espaces constellés!

Ah! quand il aura dérobé à la pauvre jeune fille ses rêves peuplés d'anges et de chérubins; quand il lui aura fait croire qu'il n'est pas au ciel une bonne mère, douce vierge qui la chérit, une bienveillante Providence qui la protège... l'athée aura-t-il le courage de se féliciter de sa très déplorable conquête?...

* * *

Ce qui m'étonne aussi parfois, c'est que des hommes d'état, désirant le bonheur du pays qu'ils représentent, cherchent en même temps à détruire, dans le peuple, le sentiment religieux!

Comment donc alors ces tristes politiques entendent-ils la prospérité d'une nation? Et par quoi veulent-ils maintenir la paix et la concorde dans leur patrie?—Leurs lois?... Le christianisme en est la première sauvegarde! Qu'opèrent-elles sans lui?

Il réprovoce ce qu'elles condamnent, défend et empêche ce qu'elles punissent.

La religion veille sur l'âme pour en interdire l'entrée aux passions qui font les crimes châtiés par la justice humaine.

Lamennais l'a écrit: "La religion sanctifie tout et ne détruit rien."

* * *

Dieu me pardonne! je crois que nous dissertons là de choses fort sérieuses.

J'en présente mes excuses aux lectrices de ce journal. Voyez donc ce qu'est la prétention humaine!

Nous, les femmes, qui nous croyons pourtant infailibles, nous avons aussi de ces écarts-là. Grondons-nous assez nos amis du sexe fort, quand il leur arrive, en notre présence, d'entamer leurs interminables et soporifiques discussions politiques?... et puis, voilà que nous nous surprenons maintenant à traiter nous-mêmes des questions hautement sociales!

* * *

Notre siècle *outrancier*, tel que qualifié par l'émi-

nent chroniqueur, Pierre Véron, notre pauvre siècle, avec sa frénésie de civilisation, d'inventions et d'innovations, ne peut se féliciter en somme de ses multiples réformes.

Cette dévorante envie de présenter sans cesse du nouveau à l'humanité, devenue sceptique et railleuse à force de raffinements, imprime à la littérature en particulier un cachet de précocité factice, une intensité de réalisme qui dépasse quelquefois le but. Cela rappelle le fameux limier du chasseur anglais qui, dans son zèle outré, courait si fort qu'il devançait le gibier.

Autrefois—quelle ridicule naïveté!—on avait la candeur de poétiser, de colorer ses écrits avec un soin délicat. Pour plaire, on présentait au lecteur le plus joli côté de la vie, laissant ignorer les tristesses et les hideurs qu'on trouve ici-bas à côté des plus belles choses; mais, hélas! autre temps, autres usages!

Pour sortir de l'ordinaire, pour se créer une célébrité spéciale et proéminente au milieu des foules qui encombraient le Parnasse, quelques écrivains ingénieux s'imaginèrent d'adopter un genre jusqu'ici inexploité. Ils se consacrèrent exclusivement aux laideurs.

Rejetons la poésie, décrétèrent-ils, ce voile gracieux mais encombrant qui dissimule le véritable aspect des choses! Qu'est-il besoin de tant de ménagements? Cette contrainte qui pèse sur la littérature est indigne de notre siècle d'avancement!... En avant, marche!

Ces innovateurs s'appellent, paraît-il, des *naturalistes*. Naturalistes tant qu'on voudra, la vie humaine a des heures et des secrets sublimes qu'on peut décrire sans défigurer la nature.

Et quels résultats produit cette émancipation? La nouvelle école forme une génération sceptique, matérielle et prématurément blasée. Elle prive, en outre, une grande partie de la société de l'avantage de s'instruire par la lecture.

De nos jours, les parents soucieux de la bonne éducation de leurs enfants, gardent strictement par devers eux la clef de la bibliothèque, avouant que la littérature moderne—à peu d'exceptions près—ne convient pas à la jeunesse.

* * *

Il existe certain aphorisme qui se dit comme cela: "Chaque chose a son temps." Espérons que le naturalisme achève le sien et qu'on va nous restituer bientôt les jolies fictions d'autrefois avec leur douce simplicité et leurs charmants enseignements.

Pourquoi les hommes de lettres canadiens ne donnent-ils pas l'exemple?

Ils auraient une belle œuvre à accomplir.

Quelques bonnes pensées, coquettement parées, adroitement mêlées à une attrayante fiction (car le peuple n'aime pas la réprimande crue) seraient une semence productive de grands résultats.

Ce serait l'éducation compulsoire en petit.

Il faut l'avouer, le genre savant qu'adoptent nos écrivains dans leurs œuvres, est un peu inaccessible aux populations peu érudites, dont le goût littéraire n'est pas très exercé. Loin de moi la pensée de discuter le mérite de ces productions qui sont la gloire des lettres canadiennes et qui mettent une étoile scintillante au front de notre chère patrie. Cependant, nos littérateurs auraient quelque chose de bien utile, presque de glorieux à faire encore, pour des compatriotes qu'ils ont déjà illustrés par leur propre mérite.

Glisser de précieux enseignements par la narration de quelque scène vraie et touchante; cacher de sains principes sous le récit d'une situation palpitante, telle qu'en offre la plus modeste existence; chercher et réveiller dans les cœurs les bons instincts, les nobles sentiments que Dieu y dépose comme il sème les richesses fécondes au sein de la terre, nous laissant le soin de les cultiver; enseigner le dévouement, la vertu, le patriotisme en amusant ses semblables, voilà une action méritoire!

Qu'on fasse un petit livre plein de chauds et de vrais sentiments, simple de forme, sans vélin, ni luxe, ni gravure, imprimé en bons caractères bien lisibles; qu'on le vende dix centins, et l'ouvrier qui, le samedi, sortant des ateliers, va se dédormir à l'auberge des sueurs de la semaine, l'ouvrier songera peut-être à offrir les quelques sous qu'il soustrait aux besoins de sa

famille en échange du petit livre, du bon ami qui égayera leur dimanche.

Au surplus l'écrivain patriote pourra se flatter qu'il civilise, instruit et perfectionne ses concitoyens plus que tous les naturalistes du monde réunis ne le pourraient faire avec leurs études pornographiques... dans mon humble opinion.

JOSEPHTE.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite.)

XIV

LE GLOBE DE MARS. SON VOLUME ET SA MASSE. LES JOURNÉES EN MARS. DOUCEUR DU CLIMAT, EXAGÉRÉE TOUTEFOIS PAR QUELQUES-UNS. LES TACHES DE MARS. NEIGES DOUTEUSES, NUÉES, MERS ET CONTINENTS.

Vu de la terre, Mars, à l'égal de Jupiter et de Vénus, resplendit au ciel étoilé comme un astre de première grandeur. Sa couleur de sang, qui le fit dédier par les anciens au dieu de la guerre, le rend facilement reconnaissable, quand il se montre la nuit sur l'horizon ; ce qui, nous le regrettons pour nos explorateurs, n'aura lieu cette année que dans la dernière saison.

Mais la belle figure que fait Mars même à côté de Jupiter, est due à sa proximité et non à sa grandeur ; car, loin de pouvoir être comparé avec la reine des planètes, Mars ne peut même pas l'être pour la masse avec notre globe. Son diamètre est un peu plus que la moitié du nôtre et mesure 6,850 kilomètres, et sa circonférence 21,500 ; son volume n'est que $\frac{1}{100}$ du volume de la terre, c'est-à-dire 7,5 plus grand que celui de la Lune. Quant à sa masse, elle se réduit aux $\frac{1}{100}$ de la masse terrestre : d'où il suit, étant donné le rayon de Mars, que le poids d'un corps transporté de notre planète à la surface de ce globe diminuerait des $\frac{2}{3}$. Plus d'un de nos explorateurs serait heureux d'arriver là et de sentir ainsi tout d'un coup allégé le poids de sa personne et de ses habits : il pourrait du moins voyager à pied sur ce monde nouveau et en contempler à loisir les beautés.

Sans avoir à supporter les intolérables rigueurs des planètes plus éloignées, un voyageur trouverait en Mars nombre de choses curieuses, tout à fait imprévues. Les astronomes, il est vrai, remarquent une grande ressemblance entre les conditions de Mars et celles de la Terre. La journée, en notre planète voisine, n'est plus celle dont les planètes éloignées jouissent, ou mieux, dont elles ne jouissent pas du tout, étant données les ténèbres qui les enveloppent et la brièveté des 10 heures rapides qui s'écoulent d'un minuit à l'autre. En Mars, le jour est de 24 heures, 37 minutes et 23 secondes ; il est partant peu différent du nôtre. La lumière s'y répand en quantité suffisante, et la température, surtout pour qui a les moyens d'aller à la recherche des climats plus modérés, y est agréable ou pour le moins tolérable.

Nous ne voudrions pas pourtant exagérer, comme certains, ces béatitudes et taire les circonstances qui en troublent la sérénité. Avant tout, l'année de Mars embrassant une période de 1 an et 321 jours terrestres, il s'ensuit que chaque saison y est presque deux fois aussi longue que les nôtres. Pour l'été, c'est assez bien, vu le peu de chaleur solaire reçue là-haut ; mais pour l'hiver, la perspective est loin d'être aussi consolante. En prenant pour unité la distance de la Terre au Soleil, on trouve que la distance moyenne de Mars au même astre est égale à 1,52. Tout naturellement le diamètre apparent du Soleil diminue dans la même proportion aux yeux d'un voyageur rendu dans cette planète, et aussi l'intensité et l'étendue de son influence calorifique et lumineuse : cette influence est donc à peu près un quart de celle que nous éprouvons dans les mêmes circonstances. Il est dès lors facile de calculer quelle serait, dans nos zones tempérées, la rigueur d'un hiver dont la température serait des trois quarts plus basse que la température ordinaire et dont le froid aurait de plus toute liberté de devenir plus âpre par suite de la longueur du temps. Dans de semblables conditions, les seules zones en Mars dignes de s'appeler tempérées, d'après notre manière de parler, seraient les régions tropicales.

Cette température de Mars ne saurait d'ailleurs être contrebalancée par la radiation de sa chaleur interne sur tous les points de la surface. Que, selon l'hypothèse de la nébuleuse primitive, l'on suppose le globe de Mars formé Dieu sait combien de milliers de siècles avant la Terre, ou qu'on le pense créé en même temps qu'elle, la petitesse de sa masse explique assez comment il a dû se refroidir plus promptement que notre globe par la radiation de sa chaleur dans l'espace et comment il doit avoir maintenant une température interne moins élevée que lui.

D'un autre côté, l'aspect de notre voisin, étudié au bout des meilleurs télescopes, semble indiquer que sa température est peu différente de celle de la Terre. Le P. Secchi, dans son ouvrage sur le Soleil, donne la courte description suivante de Mars : " Près des pôles,

l'on découvre des taches blanches qui augmentent ou diminuent selon les saisons : indice certain que ce sont des amas de neige ou de nuages. Pendant l'hiver, ces taches s'étendent assez loin à l'entour des pôles, mais en été, elles ne forment plus qu'un cercle très étroit. Les autres taches, plus éloignées des pôles, ont deux teintes bien distinctes, rouge et azurée, dans lesquelles se trouvent parfois intercalés du jaune et du blanc. Les taches azurées correspondent aux mers, les rouges aux continents et les jaunes aux nuages ; le jaune paraît blanc par le rapprochement des autres couleurs."

C'est avec une juste réserve que le P. Secchi laisse indécise la question si les taches polaires de Mars sont dues à des nuages ou plutôt à des neiges, comme quelques-uns l'affirment trop à la légère. Le seul argument sur lequel ils s'appuient, est que ces taches s'élargissent l'hiver et se rétrécissent l'été : ce qui n'aurait pas moins lieu dans le cas où elles seraient produites par des nuages, comme on peut l'observer sur notre globe dans quelques régions, nuageuses pendant la saison froide et plus sereines au temps des chaleurs. Pour qui fait attention à ce qu'on a dit plus haut touchant la chaleur, possible en Mars d'après les lois qui régissent les autres planètes, il est clair que l'extension de ces neiges polaires dans des latitudes aussi basses que les nôtres serait un fait étrange. Car, en raison du froid beaucoup plus grand de cette planète, elles devraient s'étendre bien plus près de l'équateur et se maintenir beaucoup plus longtemps. Ainsi la ressemblance entre les conditions climatériques de Mars et de la Terre est loin d'être aussi parfaite que quelques-uns le supposent. Et cependant nous n'avons rien dit de la ténuité de l'atmosphère en Mars, laquelle pourtant favorise le refroidissement et s'oppose à la conservation de la lumière solaire.

Les taches vertes, visibles sur le disque de Mars, sont considérées comme les indices des mers et les rouges comme les marques des continents. La perfection des instruments d'optique les plus récents en montre les contours si clairs et si précis, qu'on a pu dessiner des cartes géographiques de Mars d'une merveilleuse exactitude. Au contraire de ce que nous voyons sur la surface de notre globe, les parties émergées surpassent un peu en étendue les océans, surtout dans l'hémisphère boréal ; ainsi, pendant que nos continents apparaissent plutôt comme des îles sur les cartes géographiques, en Mars, les océans ont souvent l'aspect de mers intérieures reliées entre elles par de nombreux canaux souvent très longs et étroits. Ces eaux nous apparaissent de couleur tantôt plus noire tantôt plus claire, probablement d'après leur profondeur diverse. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans la distribution des eaux sur la surface de Mars, ce sont les changements observés par les astronomes sur quelques points du globe. Ainsi, en comparant les dessins du golfe Kaiser, faits en 1830 par Mädler, en 1862 par Lohyer, en 1877 par Schiaparelli, et aussi ceux de la mer, de Lohyer, faits successivement pendant les mêmes années, on remarque des différences telles qu'on ne saurait les attribuer à l'erreur des dessinateurs. Il faut donc dire s'ils ne se trompèrent pas en marquant par des teintes diverses les mers et les continents, que ces changements sont dus soit à des éboulements, soit à des déluges, soit au travail des eaux sur les substances friables ou solubles des rivages. Ces changements ne sauraient être qu'en partie comparés à ceux qui eurent lieu, dans l'antiquité, lors de l'effondrement de l'Atlantide, ou dans les temps modernes, lors de la formation du Zuiderzée.

Pourquoi les continents de Mars paraissent-ils rouges ? On ne le sait pas d'une manière certaine. Si cette teinte doit s'attribuer, comme l'écrit le P. Secchi, en partie du moins au contraste des couleurs, on ne peut cependant nier qu'elle ne soit en partie aussi la teinte vraie et propre des régions émergées des eaux. Mais ces régions sont-elles revêtues d'herbes et de plantes comme nos campagnes et nos monts ou comme les parties incultes et désertes de notre globe ? Rien n'empêche de le penser. Mars a une atmosphère, il a ses nuages et ses pluies, il a partant l'humidité nécessaire. Quoique les conditions de la température n'y soient que peu favorables à une végétation pareille à la nôtre, cependant il n'est pas nécessaire de s'éloigner beaucoup des lois de l'analogie pour concevoir un monde de plantes qui y pousse et orne ces continents. Alors, en regardant Mars, ce n'est plus le sol mais bien l'habit dont il est revêtu que l'on voit ; habit qui doit être rouge d'après l'apparence de la planète. Par conséquent, là-haut la chlorophylle des feuilles est toujours rouge ou jaunâtre, comme celle des érables à l'automne ou comme en partie du moins celles de plusieurs plantes à l'état sauvage ou cultivées dans nos jardins.

Que les partisans de la vie universelle s'attachent à cette opinion, cela va sans dire. Le peu de satisfaction que nous procurerait la vue de prés, de forêts, de plaines et de montagnes, tous de la couleur d'une orange, ne saurait certes en détruire la probabilité : si nous étions nés en Mars, cette teinte nous semblerait la teinte naturelle des végétaux et elle nous paraîtrait la plus convenable. Mais, parmi les astronomes qui touchent ce point (car le plus grand nombre ne s'engagent pas dans le dé-

dale de ces questions insolubles), la plupart supposent que cette couleur rouge des continents de Mars est la couleur du sable ou du sol de cette planète. L'un des astronomes-romanciers, étonné de leur peu de finesse, les avertit que c'est là nier la végétation en Mars. Ces astronomes le savaient avant de recevoir cet avis. Il ajoute que leur opinion est évidemment absurde, puisqu'il y a sur cette planète tous les éléments et toutes les forces physiques nécessaires à la vie végétative. Plaisante argumentation à laquelle nul astronome n'a encore et pour cause trouvé le temps de répondre !

GIULIO.

UNE REINE

PARIS, 22 mai 1883.

Après-demain jeudi, lord Lyons, ambassadeur d'Angleterre, doit offrir un grand dîner à l'occasion du soixante-quatrième anniversaire de la naissance de sa souveraine, et devant cette fête, que le patriotisme britannique s'appête à célébrer cette année avec un particulier orgueil, l'esprit ne peut se défendre de pénibles rapprochements et de légitimes tristesses.

Née le 24 mai 1819, trois mois avant son cousin le prince Albert de Saxe-Cobourg, qu'elle devait épouser plus tard, la princesse Victoria, surnommée dans son enfance la petite *Fleur de mai*, à cause de sa grâce printanière, succéda au roi Guillaume, son oncle, le 20 janvier 1837, n'ayant pas dix-huit ans !

Elle règne donc depuis quarante-six ans, c'est-à-dire depuis près d'un demi-siècle, et, durant cette longue période, quels bouleversements et quelles transformations n'a-t-elle pas vu s'accomplir autour du trône immuable et tranquille où elle est assise ! Que de guerres formidables ont agité le monde sans l'émouvoir ! Que de catastrophes et de diminutions chez les peuples voisins, tandis qu'elle n'avait à constater chez elle que l'extension de la puissance et de la prospérité !

Etendant sur 300 millions d'hommes, de la Tamise au Gange, de l'Irlande à l'Australie, de l'Égypte à Bornéo, ce trident de Neptune qui est le sceptre du monde, elle reculait sans cesse les limites de son vaste empire, en face de nations qui voyaient avec douleur restreindre leur frontière et s'évanouir leur prestige !

Il faut le dire : c'est la fixité des institutions, plus encore que le génie des hommes, qui a conquis ces magnifiques résultats ; c'est une politique nationale habilement conçue et persévéramment suivie, qui a édifié cette puissance colossale et cette richesse immense qui font justement l'objet de l'envie et de l'admiration des peuples.

Mais aussi quels ministres et quelle succession d'hommes d'Etat au service de cette monarchie stable et respectée ! C'est Melbourne, dont la jeune reine disait à vingt ans d'une façon touchante : " Sa mort a été le premier chagrin de ma vie ! " C'est Robert Peel, c'est Liverpool, c'est Clarendon, Aberdeen, Derby, Palmerston, Disraeli, Gladstone, — whigs ou torys, grands seigneurs ou parvenus, tous également dévoués au trône et au pays, et plaçant au-dessus de toute considération de personne ou de parti la fortune et la grandeur de l'Angleterre !

La reine écrivait un jour au roi Léopold, après avoir perdu Peel et Aberdeen :

" Nous nous sentions tellement en sûreté avec eux ! Pendant les nombreuses années où ils ont été avec moi, ils ne m'ont jamais recommandé un seul individu ou une seule mesure que ce ne fût pour mon bien ou pour celui de l'Etat, jamais pour le simple avantage du parti..."

Quel contraste avec d'autres pays, et quelle leçon pour les politiciens occupés cyniquement à exploiter le pouvoir !

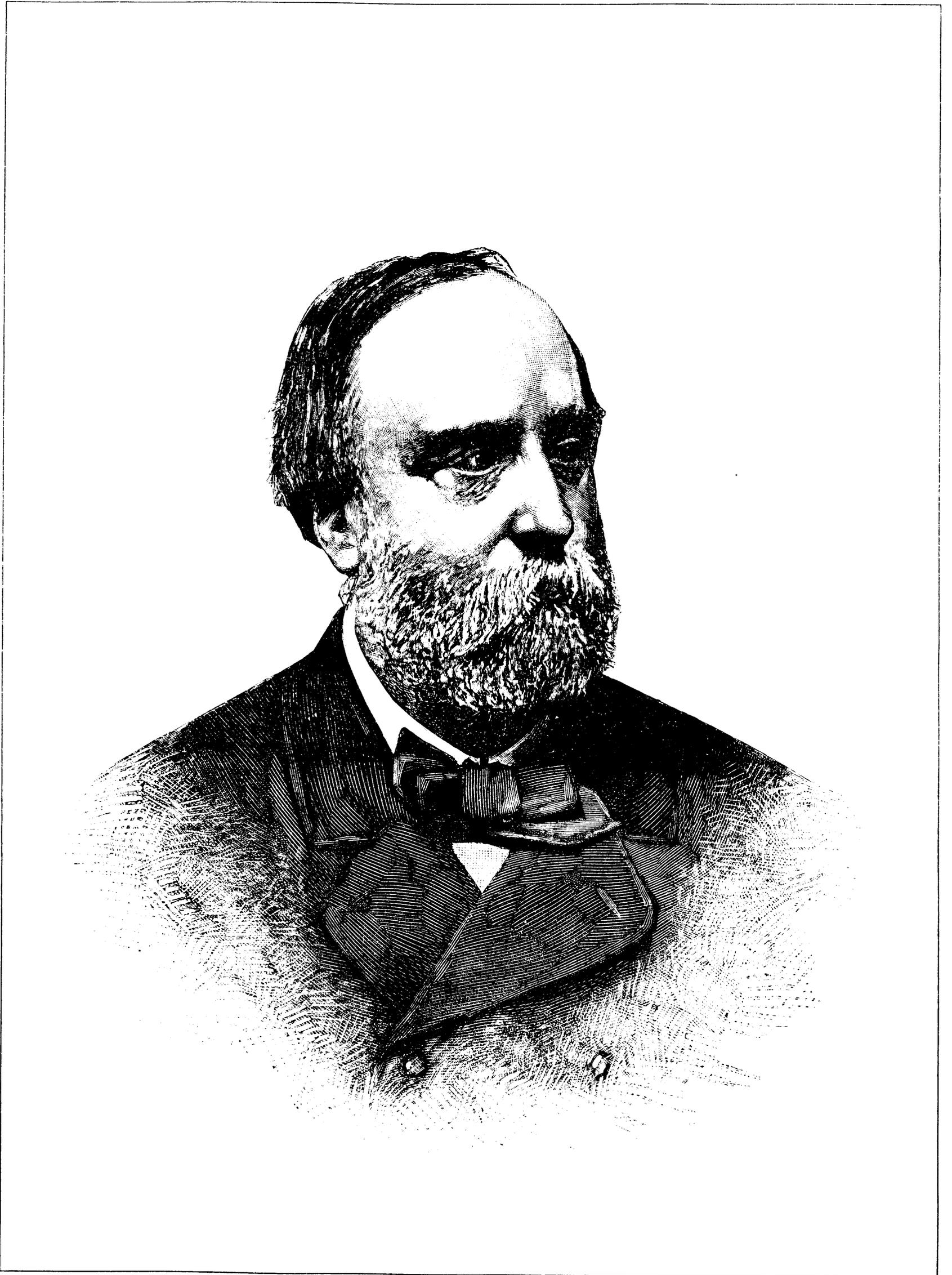
* *

Oui, il y a quarante ans que la reine Victoria gouverne dans ces conditions, et devant l'anniversaire qui évoque ces nobles souvenirs, rien n'est plus intéressant à méditer que la traduction qui vient d'être publiée par M. Craven, du *Journal de la Reine*, ainsi que des Lettres et Mémoires du prince Albert, son époux. On y voit passer toute la politique anglaise contemporaine, avec ses habiletés, ses dessous de cartes et son âpre égoïsme, mais aussi avec sa fierté jalouse et sa vraie grandeur.

Parmi tant de traits curieux à relever dans ce tableau, et entre tant de révélations piquantes ou instructives à retenir, il convient de faire un choix, et beaucoup de détails anecdotiques et pittoresques ayant été publiés déjà dans les Revues, je me suis attaché à dégager de cette correspondance et de ces Mémoires un côté pratique inaperçu jusqu'ici, et de nature à éclairer notre patriotisme pour l'avenir.

Ce côté, dont j'ai été fortement saisi, c'est le caractère étonnamment allemand de la politique du prince Albert, et, par suite, de la reine Victoria et de sa fille Vicky, mariée au prince héritier de Prusse et destinée à devenir impératrice d'Allemagne.

Il y a là une indication utile à recueillir pour nous



MONSIEUR LE COMTE DE CHAMBORD

D'après sa dernière photographie, communiquée par M. Picart.

éviter des déceptions et des fautes, et puisque des événements douloureux ont tourné toute notre vigilance anxieuse du côté de l'Allemagne, il nous importe d'être exactement renseignés sur les amitiés ou les indifférences, sur les sympathies ou les défiances qui nous entourent.

* *

Le prince Albert, venu d'Allemagne en Angleterre, est toujours resté Allemand de cœur et d'aspiration, et l'on peut dire que la reine est devenue Allemande à son tour par tendresse pour l'homme qui avait pris possession de son âme tout entière.

Le prince était Allemand jusque dans les petits détails de la vie, et il avait poussé l'amour du pays natal et des habitudes germaniques jusqu'à apporter de son château de Cobourg en Angleterre la lampe avec laquelle il travaillait le matin, comme s'il n'avait pu trouver à Londres et dans tout le Royaume-Uni une lampe d'aussi bonne qualité que celle du petit duché de Gotha !

Jamais le prince ne s'est senti attiré vers notre pays. Chez lui, affection, intelligence, goût, tout été orienté vers l'Allemagne ; et quand il parle de nous dans ses lettres, c'est toujours avec un certain dédain.

A la veille de la révolution de 1848, par exemple, jugeant, avec sagacité d'ailleurs, notre situation, il regarde comme inévitable une prochaine réforme parlementaire, en ajoutant aussitôt : " Si toutefois les Français sont capables de faire quoi que ce soit sans tumulte et sans insurrections."

Et après le coup d'Etat, il écrit au roi Léopold : " Louis-Napoléon a pu jouer quelques tours aux Français ; mais c'est un peuple turbulent, il n'a que ce qu'il mérite."

Subissant naturellement cette influence, la reine devient à son tour très indifférente à notre égard, ne prenant de la France que ce qui peut lui servir, sans s'y attacher en rien et sans lui en garder la moindre reconnaissance.

C'est ainsi qu'au lendemain même de la révolution de février, quand la famille d'Orléans, proscrite, va se réfugier en Angleterre, et que déjà les républicains français semblent prendre ombrage de cette hospitalité, la reine fait déclarer par lord John Russell, au Parlement, que le gouvernement anglais n'a l'intention d'entraver d'aucune manière l'installation du régime nouveau ; et elle écrit elle-même au roi Léopold le 1er mars, trois jours avant que Louis-Philippe errant touchât la côte d'Angleterre :

" Nous faisons tout ce que nous pouvons pour la pauvre famille royale, mais vous comprendrez que nous ne pouvons cependant faire cause commune avec eux, prendre une attitude hostile au nouvel ordre de choses en France."

Après l'accueil si cordial qu'elle avait reçu au château d'Eu, et les nombreux témoignages que lui avait prodigués la monarchie de juillet, ce langage peut sembler un peu sec.

C'est vers le même temps que la reine, en pèlerinage au berceau de son époux, écrit de Rosen au roi Léopold : " J'éprouve pour notre chère Allemagne un sentiment que je ne puis exprimer..."

Et quand elle arrive à Cologne, le roi de Prusse, accouru pour la recevoir, lui offre un grand banquet auquel il prononce le toast suivant :

" Messieurs, remplissez vos verres ! Il y a un mot d'une inexprimable douceur pour les cœurs britanniques et allemands. On l'entendit proférer jadis sur les hauteurs de Waterloo, par des voix anglaises et allemandes, après des jours de combat terribles, pour marquer le glorieux triomphe de nos frères d'armes. Aujourd'hui, il résonne sur les rives de notre Rhin bien aimé, au milieu des bénédictions de la paix : ce mot, c'est *Victoria* !"

La reine, dit le volume des Mémoires, " avait les larmes aux yeux, et au moment où le roi de Prusse allait s'asseoir, elle se pencha vers lui et le baisa sur la joue."

* *

Le prince Albert se montre dès sa jeunesse partisan chaleureux de l'unification allemande par la Prusse, à l'exclusion de l'Autriche ; et de Windsor, d'Osborne, de Balmoral, il adresse à ce sujet des excitations et des notes confidentielles aux rois de Prusse, de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg. Il ne voit pas d'autre politique à suivre pour empêcher l'extension éventuelle de la France, il y revient sans trêve dans sa correspondance intime avec Stockmar, et il s'y montre avant tout préoccupé des fautes que l'on peut faire contre cette politique.

A l'époque de la guerre de Crimée, l'Angleterre avait tellement besoin de la France, qu'il fallut bien se décider à caresser le seul pays capable de sacrifier un milliard et 100,000 soldats pour servir les intérêts britanniques.—La reine et le prince Albert vinrent alors à Paris, où aucun souverain anglais n'avait mis le pied depuis le quinzième siècle, et on se souvient des fêtes éblouissantes qui leur furent offertes.

Il y eut notamment, au palais de Versailles, un bal-gala dont il convient de dire un mot, à cause de la ren-

contre singulière qui semble l'avoir marquée d'un trait quasi-fatidique.

Voici comment la reine raconte ce bal dans son Journal :

" C'est un des plus beaux spectacles que nous ayons vus ; il n'y avait pas eu de bal à Versailles depuis Louis XVI, et celui-ci avait été organisé d'après la gravure d'une fête donnée sous Louis XV. Le château était éblouissant, illuminé avec des verres de couleur du plus charmant effet. L'escalier était brillamment éclairé et tapissé avec des guirlandes de fleurs descendant du plafond. L'impératrice nous a reçus en haut de l'escalier, ayant l'air d'une reine de fées ou d'une nymphe. En robe blanche, garnie de bouquets de verdure et de diamants ; le haut du corsage orné de diamants ; au cou, une rivière ; autour de la taille une ceinture de diamants, et la coiffure également étincelante. Elle portait ses Ordres espagnols et portugais. L'empereur lui a dit en la voyant : " *Comme tu es belle !...*"

A cette scène extraordinaire assistait dans l'ombre, comme un fauve guettant sa proie, un personnage à peine connu alors et relégué dans les obscurités du second plan, mais destiné plus tard à figurer avec un éclat terrible dans ce même palais de Versailles. C'était le comte de Bismarck, alors simple ministre de Prusse à Francfort, et qui déjà s'essayait au rôle formidable où depuis, et malheureusement pour nous, il a si puissamment réussi !

N'y a-t-il pas quelque chose d'étrange et de saisissant dans la présence aux fêtes de Versailles de cet hôte fatal, témoin muet des splendeurs de l'Empire à son apogée, et précisément destiné par une impénétrable Providence à pulvériser bientôt ce même Empire qui dominait alors et fascinait le monde ?

* *

Même au milieu de ces éblouissements et de ces séductions, le prince Albert ne perd pas un instant de vue son rêve obstiné : l'unification de l'Allemagne sous l'épée de la Prusse. Il parle à Stockmar " des machinations de l'empereur Napoléon," de " la quantité de projets insensés qui flottent dans sa tête ;" et il présente avec insistance l'unification germanique comme le seul rempart capable " d'arrêter les desseins ambitieux de Napoléon III."

Au lendemain de la guerre d'Italie, quand il a discerné que le vainqueur de Solferino cherche à créer, au centre de la péninsule, un royaume d'Etrurie pour le prince Napoléon, il travaille avec une nouvelle ardeur à la réalisation de son idée fixe. Il écrit à son frère, le duc de Saxe-Cobourg : " Il faut qu'on montre à l'Autriche que, dans une Allemagne unie sous la conduite de la Prusse, il existe une protection pour elle contre ses deux ennemies, la France et la Russie." Et, en même temps, il écrit à sa fille, à Berlin : " Je suis pour l'hégémonie de la Prusse... Il faut que la Prusse devienne la tête de l'Allemagne. La Sardaigne est un exemple digne d'être noté. *L'Italie* ! voilà le cri de ralliement de cet Etat. C'est pour l'unité et la grandeur de l'Italie que les autres petits Etats acceptent leur incorporation à la Sardaigne..."

C'est significatif, et il était difficile d'indiquer plus clairement la route à suivre.

Enfin, il écrit au roi de Prusse lui-même : " Le danger pour l'Europe existe dans la nécessité où se trouve l'empereur Napoléon de distraire l'attention de ses sujets par l'espoir de succès militaires et l'acquisition de territoires.

" C'est en Allemagne surtout que le véritable point et la force de la résistance devraient se rencontrer.

" Mon espoir, comme celui de tout vrai patriote allemand, repose sur la Prusse, sur vous !"

Ainsi, même citoyen anglais et associé au trône d'Angleterre, il reste Allemand ; il pense, il agit en patriote allemand !

Et c'est avec une sorte d'amertume qu'il se plaint à Stockmar de la façon " avec laquelle on prend le côté anti-allemand des choses."—" Vous ne pouvez, écrit-il à son ami, vous ne pouvez vous figurer la peine que cela me fait !"

Au mois de septembre 1861, le prince de Galles se rendant à Berlin, son père le charge pour le roi de Prusse d'un memorandum confidentiel où il plaide avec conviction la même cause ; et c'est toujours contre la France qu'il réclame l'unification de l'Allemagne, avec l'expulsion de l'Autriche et l'absorption de ses provinces allemandes dans le nouvel empire germanique !

Comme on voit, c'est tout le programme adopté par M. de Bismarck, et si le chancelier de fer a eu la force de le réaliser, il faut rendre à l'époux de la reine Victoria le mérite de l'avoir conçu !

Il allait même jusqu'à réclamer la Vénétie pour l'Allemagne, ce qui doit faire un peu réfléchir les Italiens. " L'Allemagne, dit-il dans son memorandum avec l'ardeur de ses ambitions, l'Allemagne est perdue si elle perd la Vénétie !"

C'est peut-être aller un peu loin, mais qui sait si M. de Bismarck n'a pas aussi copié, et ne tient pas en réserve ce dernier article du programme ?

Quoi qu'il en soit, ce qui se dégage d'un pareil ensemble, c'est une politique, sinon hostile, tout au moins défiante à l'égard de notre pays, tandis que toutes les sympathies et toutes les affinités de cette politique vont à Berlin, où la future impératrice, femme d'une intelligence supérieure, menace de porter sur le trône des dispositions et une influence inquiétantes pour nos intérêts.

Faut-il rappeler que le prince de Galles, si bienveillant qu'il se montre d'habitude pour notre pays, a été promu récemment, par une insigne faveur, feld-maréchal prussien, et que la reine Victoria, de plus en plus inclinée vers les préférences de l'époux qu'elle pleure toujours, ne daigne même plus, quand elle traverse notre territoire, descendre de wagon pour donner au pays qui l'a tant aidée de son or et de son sang, le moindre témoignage d'affectueux souvenir ?

L'enseignement à tirer de ces quarante années d'histoire, c'est qu'en face de la politique allemande ou anglaise, qui a si bien su faire ses affaires au détriment des nôtres, il serait temps d'adopter enfin une politique française, une politique vraiment nationale, s'inspirant de nos traditions comme du génie de nos grands rois et de nos grands ministres, au lieu de la politique de fantaisie qui se désavoue du soir au matin, et qui change incessamment de but en changeant d'instruments.

Encore une fois, c'est la fixité des institutions qui a fait la grandeur de nos voisins, comme la mobilité des nôtres a causé nos revers. Et puisse le toast à la Reine que, sous toutes les latitudes, 300 millions d'hommes porteront après-demain, d'un même cœur, nous faire comprendre la puissance féconde du régime que nous avons eu la folie d'abattre et que la haine de M. de Bismarck voudrait nous empêcher de relever !

PH. DE GRANDLIEU.

PROPOS DU DOCTEUR

BAINS DE MER

Le bain de mer est un bain froid d'une nature particulière, ou plutôt une véritable douche froide ; car les bains très rapides, d'une durée de quelques minutes, permettant à une réaction franche de s'établir aussitôt, sont les bains de mer dont les bénéfices hydrothérapiques sont les plus certains. L'eau de mer peut, en outre, être considérée comme une eau minérale des plus énergiques, chlorurée-sodique forte, altérante à la fois et reconstituante, c'est-à-dire profondément modificatrice : telle est surtout l'action des bains de mer prolongés, où la natation joue également un rôle important.

Enfin, l'air vivifiant de la mer, " cette grande nourricière " (Michelet), et les émotions morales déterminées par son spectacle agissent puissamment sur l'organisme, ainsi que le changement des conditions climato-

logiques. La mer a été considérée à juste titre comme le naturel spécifique contre la cachexie urbaine, la *mal'aria des villes*. Sous sa bienfaisante influence, la nutrition compromise ne tarde pas à s'améliorer : l'illustre Laënnec, après avoir étudié l'action réparatrice de l'air marin sur la muqueuse des bronches, allait jusqu'à envisager la mer comme capable d'enrayer l'implacable phtisie.

De tout temps, les bienfaisantes propriétés des bains de mer ont été reconnues. Suétone, dans son *Histoire des douze Césars*, nous rapporte au complet la cure de César-Auguste par le médecin Musa, à l'aide de la balnéation marine. En France, ce furent les fréquentes visites de la duchesse de Berri à Dieppe qui lancèrent les bains de mer et vulgarisèrent leur emploi. Les plages fréquentées en France sont : celles du Nord, toniques et excitantes ; celles de Normandie et de Bretagne, sédatives ; celles du golfe de Gascogne et de la Méditerranée, qui conviennent surtout aux phtisiques ; la Méditerranée est un vrai lac salé où il ne faut point chercher l'action hydrothérapique du *flot*, mais uniquement une action médicamenteuse et climatique. La Manche est la vraie patrie française des bains de mer ; de Boulogne à Dinard florissent de nombreux établissements balnéaires. Le sable fin domine de Honfleur en Bretagne, le galet du Havre à Cayeux.

La température de l'eau de mer varie l'été entre 15° et 20° ; grâce à sa composition chimique, l'eau de mer (on le voit), ne suit point les oscillations météorologiques. La proportion du sel dissous est, d'ailleurs, variable. La Baltique renferme 8 gr. de sel par litre, et la mer Rouge 43°.

Si l'on veut éviter les frissons et les maux de tête, il faut se jeter à l'eau, la tête la première, ne rester au bain que cinq minutes au maximum, et prendre, au sortir de l'onde, un bain de pieds chaud. Il y a grande imprudence de prolonger avec un râtelier ou une pièce prothétique de la bouche : on a vu ces appareils se déplacer, s'engager dans la glotte et amener la mort par obstruction des voies aériennes.

Il faut emporter à la mer des vêtements chauds, et loger près de la plage : car la réverbération du soleil sur le sable prédispose aux ophtalmies. Pour la même

raison, il ne faut pas regarder trop longtemps les vagues. Enfin, il faut éviter, sous l'aiguillon d'un appétit vivement réveillé, de manger trop de poissons, mollusques et crustacés; cette recommandation s'applique surtout aux personnes herpétiques et disposées à l'eczéma.

Scoutteten attribuait l'action des bains de mer à des phénomènes de nature électro-magnétique: il expliquait ainsi leurs effets d'excitation dans les paralysies, et l'irritation nerveuse qu'ils causent fréquemment chez les frères organismes féminins. Cette irritation, accompagnée de névralgies, constipation et brisement des forces, nécessite souvent la suspension des pratiques balnéaires et l'administration de drogues antispasmodiques.

Les bains de mer sont dangereux chez les sujets irritables et chez ceux dont la réaction sanguine est vive. Ils sont contre-indiqués absolument à l'époque menstruelle, pendant la grossesse (surtout au début) et au moment de l'âge critique. La prédisposition aux congestions, à l'apoplexie, aux vertiges, aux hémorragies internes (crachements et vomissements de sang, pertes utérines, etc.); les variétés d'asthme et de maladies de poitrine à tendance congestive; l'anémie extrême avec dispositions syncopales; l'albuminurie; les métrites ulcéreuses; enfin et par dessus tout, les maladies du cœur et des gros vaisseaux: telles sont les autres contre-indications générales. Il faut aussi interdire les bains de mer à ceux qui souffrent ou ont souffert de maladies d'oreilles, ainsi qu'aux sujets fébriles ou porteurs de maladies cutanées aiguës. Les bains de mer sont utiles pour modifier les ulcères atoniques et les plaies de mauvaise nature; mais ils n'ont qu'une action fugace et passagère qu'il faut se garder de prolonger.

Faut-il baigner les tout petits enfants? Généralement, jusqu'à sept ou huit ans, nous ne le conseillons pas. Les petits enfants supportent mal la balnéation marine, à cause du peu d'ampleur des réactions vitales dans ces organisations si fragiles. Cependant, les bébés peu nerveux peuvent être plongés quelques secondes dans la mer; une minute suffit pour un enfant de trois ans.

Pour des raisons analogues, les vieillards feront bien de s'abstenir des bains de mer. Il faut redouter avec soin, dans l'âge avancé, toute excitation vive: "Le vieillard doit modérer l'intensité de sa vie, s'il veut en augmenter la durée," a dit excellemment Réveille-Parise. Les bains de mer chauds eux-mêmes sont mauvais dans l'âge avancé, surtout lorsque les vieillards souffrent de la vessie (fait fréquent et pour ainsi dire normal chez eux). Après quelques bains, l'irritation vésicale augmente et les urines deviennent sanglantes. Les bains de mer chauds sont au contraire une précieuse ressource pour les enfants obèses, scrofuleux, rhumatisants, coxalgiques ou atteints de tumeurs blanches. On peut les conseiller avec succès aux diabétiques et albuminuriques; enfin, ils s'appliquent fort bien aux femmes grosses, qui ne peuvent sans danger se baigner dans la mer.

Michelet a insisté, avec autant de poésie que de raison, sur l'utile action du climat maritime pour l'enfant des villes, "qu'il faut retirer parfois de ce milieu funeste, ôter à l'homme, redonner à la nature, qui lui fait aspirer la vie dans les souffles de la mer." La pratique très vieille des bains de sable est très répandue dans certains ports, surtout méditerranéens: elle rend à la population infantile de signalés services, notamment dans les maladies articulaires chroniques, vraies croix du médecin et du chirurgien.

Dr E. MONIN.

NÉCROLOGIE

La tombe vient de se fermer sur la dépouille mortelle de feu madame Marie-Emélie Crevier, épouse bien regrettée de M. N.-M. Lecavalier, notaire, registrateur des comtés d'Hochelega et Jacques-Cartier, et ex-M.P.P. pour le comté de Jacques-Cartier.

Cette mort prématurée termine une existence bien précieuse.

Madame Lecavalier personnifiait au plus haut degré la femme forte de l'Évangile—résumant en elle-même les brillantes qualités du cœur et de l'esprit, elle possédait un caractère élevé, uni à une âme intelligente d'élite. Esprit vif et piquant, mais sachant toujours distinguer le beau et le vrai, comme elle méprisait sans pitié tout ce qu'elle savait bas et rampant! Joignant à cette hauteur de sentiments une charité vive et une religion sincère et bien entendue, elle se faisait aimer et apprécier à sa juste valeur. Charitable et aimée du pauvre, elle était l'émule des institutions charitables qu'elle encourageait et supportait. Femme bien née et instruite, elle favorisait avec une grande délicatesse de sentiment tout ce qui pouvait accroître l'amour des sciences, du bien et du beau.

Le témoignage universellement rendu à sa mémoire, en ce jour de deuil, dit hautement combien elle était aimée, admirée et regrettée.

Dès l'aube, les avenues de Saint-Laurent étaient en-

combrées de personnes venant rendre un dernier devoir à celle que tous pleurent. Montréal et ses environs étaient largement représentés, et tous s'unissaient à ceux qui ont plus particulièrement connu celle qui n'est plus. A 9½ h., M. l'abbé Beaudet, de Saint-Laurent, faisait solennellement la levée du corps. M. l'abbé Bélair, des Cèdres, assisté des RR. PP. Robert et Langlois, a chanté le service et l'absoute.

Les porteurs du poêle étaient l'hon. J.-A. Chapleau, ministre fédéral; l'hon. J.-A. Mousseau, Premier de Québec; MM. D. Girouard et A. Ouimet, M.P.; P.-S. Gendron, protonotaire de Montréal et le Dr Tassé, ex-M.P.

Le deuil était conduit par M. le Dr Filiatrault, gendre de madame Lecavalier.

Un chœur magnifique, sous la direction de MM. Maillet, Trudel, Lefebvre et Duquette, a fait entendre les lugubres accords de la messe des morts.

Enfin, toute la paroisse de Saint-Laurent a participé à ce rare témoignage rendu publiquement à la vertu et au vrai mérite.

MORT DU CAPITAINE WEBB

CHUTES NIAGARA, 25 juillet.

Hier après-midi, le capt. Webb entreprit de passer la rivière à la nage à travers les remous. Il arriva de Buffalo par le chemin de fer de l'Erié et se rendit à l'hôtel Clinton. Un grand nombre de personnes ne pensaient pas qu'il entreprendrait un acte aussi téméraire.

Il paraît peu et paraissait hésiter, mais, sur la demande qu'on lui fit s'il allait entreprendre la chose, il répondit: "qu'à quatre heures il tenterait l'entreprise." A quatre heures, il embarqua dans une chaloupe en compagnie de John McClay, qu'il le conduisit au milieu de la rivière. Il ne garda sur sa personne qu'une chemise et un caleçon léger.

A quatre heures deux minutes, près du grand tourniquet, il plongea dans la rivière, et, bondissant à la surface, il commença à nager vers les rapides. Comme il y entra, presque au-dessous du pont, il disparut alors de vue, tant était grande la force du courant. Depuis cet endroit jusqu'au milieu des rapides, où l'eau s'élève à une hauteur de 30 à 40 pieds, il fut vu par le public qui se tenait sur le pont. C'était un spectacle étonnant que de le voir nager avec tant de détermination.

De temps à autre il disparaissait enseveli sous des montagnes d'eau, et faisait de nouveau son apparition au sommet d'une vague au grand étonnement des spectateurs. Il passa ainsi à travers ces rapides terribles, continua son chemin vers les remous avec une grande vitesse. Beaucoup de personnes le suivaient en voiture. La dernière fois qu'on le vit, il entra dans les remous. Il paraissait nager sans effort, quand tout à coup il disparut sous l'eau, et depuis on n'en a plus eu de nouvelles.

QUEENSTON, 28.

Le corps du capt. Webb a été retrouvé flottant dans la rivière Niagara, à peu de distance du chemin de fer Lewiston, par M. Quiver. Le corps a été transporté au quai de Lewiston, où une enquête a eu lieu. Le jury a rendu un verdict de "trouvé noyé."

Le corps du capitaine a été expédié à Boston, où madame Webb se trouve en ce moment.

L'EXPOSITION DE BOSTON

Dans un mois, le 3 septembre prochain, va s'ouvrir presque à notre porte une grande exposition internationale.

Malgré le court espace de temps qui nous reste, nous sommes persuadés que grand nombre de nos concitoyens vont s'empresser de répondre à l'appel de nos voisins, et que dans ce champ clos pacifique où tous les progrès s'affirment, où la concurrence déploie ses effets bienfaisants, où la réclame trouve aussi sa plus grande efficacité, les produits si divers de notre Canada viendront en rangs serrés occuper la place à laquelle ils ont droit et remporter les récompenses dues à l'habileté et à la persévérance de nos producteurs.

Nous apprenons avec satisfaction que MM. Root et Tinker, de Boston, les agents généraux de cette exposition, ouvrent un bureau à Montréal, sous la direction de M. R. Holt, auprès duquel les intéressés trouveront, outre les renseignements nécessaires, l'aide le plus bienveillant et le plus éclairé.

CHOSSES ET AUTRES

L'hon. M. Blake et M. L.-A. Sénécal sont arrivés d'Europe à bord du *Circassian*.

Il circule actuellement des faux billets de \$10 de la banque d'Ontario.

Sir Hector Langevin posera la pierre angulaire du bureau de poste de Gananoque, le 24 août.

L'hon. M. Mackenzie partira d'Europe le 1er septembre prochain pour revenir au Canada.

On annonce que la fabrique de sucre de betteraves de Berthier va recommencer ses opérations.

Le contrat pour la toiture métallique du nouveau *Drill Shed*, de Montréal, a été accordé à M. Hendrie, de Hamilton.

Une grande sensation a été causée à Berlin par le suicide du Dr Zuputlitz, professeur d'économie politique de cette ville.

Une dépêche de Nevers (France), annonce la mort de Mgr Lamazou, ancien évêque de Limoges, récemment nommé à l'évêché d'Amiens.

Loin de décroître, le nombre des décès causés par le choléra augmente, et les gouvernements européens commencent à s'inquiéter sérieusement.

Le lord-maire de Londres a donné un banquet aux Canadiens et aux Américains qui ont pris part aux concours de tir à la carabine.

M. Vanderbilt vient d'acheter pour le prix de \$600,000 la galerie de peinture de sir Philip Miles, l'une des plus belles collections du monde.

L'entrevue entre les empereurs d'Allemagne et d'Autriche aura lieu le 7 août, à Ischill, et non à Gastein, comme il avait été annoncé.

On dit que le capt. Richard, des mines de la Chaudière, a recueilli, dans l'espace de deux jours, sur un fond d'alluvion, pour \$4,300 d'or, dans la rivière Gilbert.

On s'attend à une révolution à Panama lors des prochaines élections. Mon Dieu! ce ne serait pas nouveau; dans ces régions-là, c'est comme si on vivait sur un volcan.

Sir Chs Tupper a de nouveau entamé des négociations avec la France, au nom du gouvernement canadien, pour la conclusion d'un traité de commerce entre ce pays et le nôtre.

La semaine dernière, S.A.R. la princesse Louise a envoyé aux Sœurs Grises, de l'hôpital général d'Ottawa, un magnifique saumon pris dans son excursion de pêche.

D'après une dépêche de Berlin, le prince de Bismarck serait déterminé à continuer les négociations avec le Vatican, pour le règlement des difficultés entre le Saint-Siège et la Prusse.

A Alexandrie (Egypte), on a découvert que le canal qui approvisionne d'eau un des quartiers les plus peuplés de la ville, communique à la fontaine dans un cimetière où on lave les corps des personnes qui meurent du choléra.

M. Stears, conservateur, a été élu par acclamation, à Halifax, pour remplir le siège laissé vacant au parlement fédéral par la nomination de M. Richey au poste de lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse.

Les Acadiens se réveillent. Ils célébreront cette année leur fête nationale, qui tombe le 15 courant, à différents endroits. La célébration de Bouctouche sera particulièrement imposante, vu que les habitants des localités voisines y assisteront en grand nombre. Sir Hector Langevin et M. Tassé, M.P., ont accepté l'invitation. C'est la seconde visite de ce genre que fera le ministre des travaux publics aux Acadiens.

Une dépêche de Londres, de lundi, annonce que James Carey, le dénonciateur dans le procès des conspirateurs irlandais, a été assassiné à bord du vaisseau *Melrose*, entre la Ville du Cap et Port Elizabeth, par un des passagers nommé O Donnell. Les dernières nouvelles disent que Carey a été tué au moment où il descendait du vapeur. Le gouvernement avait pris des mesures pour le protéger.

Ma femme, malade depuis longues années, a subi tous les traitements connus, a essayé de tous les remèdes sans obtenir de résultats satisfaisants. Il y avait longtemps que j'entendais parler des Amers de Houblon et de tout le bien que ce remède faisait dans beaucoup de maladies. Après deux mois de traitement par les Amers de Houblon, ma femme recouvra la santé. Depuis dix-huit mois la guérison est complète. Ma femme ne s'en est plus ressentie.—H. T. ST. PAUL.



LE MOULIN ROUGE

— 0 —

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

I

LA SOIRÉE DU 29 MAI 1770

Pendant la soirée du 29 au 30 mai 1770, entre onze heures et minuit, une foule compacte encombra les abords de la place Louis XV, menaçant à chaque minute de déborder sur cette place et de la couvrir tout entière, comme une marée humaine, malgré les efforts combinés de nombreux piquets des gardes suisses et des gardes françaises qu'on voyait mettre en œuvre tous les moyens, depuis les supplications jusqu'aux coups de crosse de fusil, pour contenir et faire reculer le flot toujours montant des envahisseurs.

L'affluence et l'obstination de ces curieux étaient justifiées d'ailleurs par l'étrangeté des apprêts auxquels d'innombrables travailleurs se livraient dans le large espace, déblayé tout nouvellement, que la force armée, fidèle à sa consigne, maintenait libre avec énergie.

Les clartés des torches, tantôt vives, tantôt tremblantes, selon que la brise de la Seine soufflait avec plus ou moins de vivacité, éclairaient d'immenses échafaudages, affectant des formes bizarres.

Parmi ces portiques, ces piédestaux, ces pyramides, semblables à l'ébauche monumentale d'une ville mythologique, et vaguement indiqués, tantôt par un trait d'ombre, tantôt par un trait de feu, passaient les ouvriers actifs, sans cesse en mouvement, comme des fourmis dans une fourmilière.

Voilà ce qui se passait aux alentours de la place Louis XV, à la date et à l'heure indiquées par nous un peu plus haut.

Nous devons à nos lecteurs une explication, et, pour la donner, nous pénétrons en leur compagnie dans l'espace interdit au public.

Toutes ces escouades d'ouvriers et de porteurs de torches se hâtaient, avec une agitation fiévreuse, de mettre la dernière main aux énormes préparatifs du feu d'artifice promis par la ville de Paris, à l'occasion du mariage de monsieur le Dauphin (depuis Louis XVI) avec Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, — feu d'artifice qui devait être tiré le lendemain, 30 mai 1770.

Des fêtes magnifiques venaient d'avoir lieu à Versailles pendant toute la seconde quinzaine d'avril : — ces fêtes, disent les chroniques du temps, avaient offert une magie continuelle, un spectacle sans précédents, où les parures somptueuses et changeantes, l'éclat des diamants et des pierres précieuses, la richesse des équipages, les illuminations aux mille couleurs, les feux d'artifices renouvelés chaque soir, s'étaient disputé l'admiration d'une foule immense, accourue de toutes les provinces pour jouir de ces solennités vraiment royales.

Quatre millions de lampions, semés dans les jardins et dans le parc, comme les étoiles sur le ciel d'une belle nuit, avaient ébloui le public : — trente mille fusées, à un écu la pièce, réunies en un seul bouquet dont la durée n'excédait pas deux minutes, avaient achevé son enivrement.

Bref, la réalisation du programme des fêtes de Versailles s'était soldée par un chiffre rond de vingt millions de livres.

La ville de Paris n'avait pas voulu se montrer moins magnifique que sa rivale, et elle prétendait, par son feu d'artifice du lendemain, atteindre et dépasser le niveau de toutes ces somptuosités.

Les bons bourgeois de Paris ne se dissimulaient pas que tout cela leur coûterait très cher, et, sans doute en raison de cette certitude, ils venaient assister dès la veille aux préparatifs et prendre du plaisir pour leur argent.

La nuit était singulièrement sombre. De grands nuages, courant sur la surface du ciel, ne permettaient point aux clartés de la lune d'arriver jusqu'à la terre. La Seine, dont les eaux calmes devaient refléter de si ardentes lueurs le lendemain, coulait, noire comme un fleuve d'encre, entre ses rives presque partout gazonnées, et que des quais de pierre de taille n'enfermaient pas encore.

Un observateur, penché vers la rivière, aurait pu voir cependant une petite lueur courir sur les eaux.

Cette lueur était celle d'une lanterne attachée à la pointe d'un bateau plat, pareil à ceux dont se servent les pêcheurs, et descendant la rivière avec rapidité.

Arrivé presque en face de l'endroit où se trouve aujourd'hui l'hôtel du ministre des affaires étrangères, ce bateau quitta le milieu de la Seine et prit la direction de la rive gauche où il aborda au bout d'une ou deux minutes.

On entendit un bruit de chaînes ; — un homme s'élança sur la berge et amarra solidement l'esquif à un pieu destiné à cet usage, puis, cette besogne faite, il dit d'une voix étouffée à dessein :

— Maintenant, monsieur, vous pouvez descendre. . . .

Un personnage assis à l'arrière de l'embarcation, et que les ténèbres rendaient invisible, se leva aussitôt et mit pied à terre.

— Tu es sûr que c'est bien ici qu'il faut descendre ? demanda ce personnage.

— Oui, monsieur, parfaitement sûr, répondit le premier interlocuteur, et la preuve, c'est que voilà le poteau où Sauvageon attache son bachot. . . . — Il n'y a pas à se tromper à ça, voyez-vous. . . .

— Où se trouve le cabaret de Sauvageon ?

— Oh ! pas loin d'ici. . . à cinquante pas de nous, tout au plus. . . En regardant bien, là, à ma droite, vous pouvez voir un peu de lumière qui filtre à travers les fenêtres de la porte et des volets. . . .

— Oui. . . oui. . . je vois. . . .

— Si, toutefois, et quantes, monsieur, vous allez jusque-là, reprit le conducteur du bateau, méfiez-vous. . . il y a, tout le long de la berge, des trous dans le gazon qui ne sont pas commodes du tout. . . On met le pied dedans, on tombe, on roule à la Seine, et, comme il fait nuit noire, on se noie. . . .

— Je n'irai probablement pas jusqu'au cabaret, répondit à ces recommandations prudentes le personnage invisible.

Et il s'engagea, sans hésiter, sur la berge dangereuse, sillonnée de crevasses et d'excavations.

Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta et prêta l'oreille.

Le bruit d'une marche lourde attira son attention. A coup sûr quelqu'un se dirigeait de son côté.

Il resta immobile et l'attendit. Le bruit de souliers pesants se faisait entendre de plus en plus distinctement. Une rencontre devenait imminente entre les deux inconnus cachés l'un à l'autre par l'obscurité.

L'homme du bateau prit le parti d'avertir de sa présence le nouveau venu qui déjà le touchait presque.

— Qui êtes-vous et que cherchez-vous ? demanda-t-il tout à coup.

— Qui êtes-vous vous-même et que venez-vous faire ici ? . . . répondit une voix enrouée, une de ces voix rauques et traînantes, particulières aux gosiers ravagés par l'usage ou plutôt par l'abus des alcools.

Un court silence suivit le choc de la double interrogation que nous venons de reproduire, puis l'homme du bateau murmura cette phrase, ou plutôt ce membre de phrase, qui sans doute constituait la première partie d'un mot de passe compliqué :

— Je viens du Nord. . . .

— Et j'arrive à Versailles. . . . continua le nouveau venu.

— Je suis de noce. . . . reprit le premier interlocuteur.

— Et je vais au feu. . . . acheva la voix rauque. Nous sommes en règle. Vous êtes bien celui que j'attends. . . .

— Et vous celui que je cherche. . . .

— En personne naturelle et véritable pour vous servir si la chose est possible. . . . Onze heures et demie viennent de sonner aux Invalides. . . . J'étais tout debout sur le pas de la porte de Sauvageon, j'ai vu le falot du bateau mettre le cap sur l'embarcadère. . . . Je me suis dit : Voilà mon particulier qui vient. . . . Ne le faisons pas attendre. . . . En avant, marche ! . . . et me voilà. . . . donc, présent, et tout à fait à vos ordres, moyennant, bien entendu, qu'il y aura bénéfice honnête. . . . Entrons-nous au cabaret ?

— Non.

— Tant pis. . . . parce que, voyez-vous, en buvant on cause mieux. . . . Mais enfin, la chose vous regarde. . . . Vous voulez rester ici, restons-y, et apprenez-moi de quoi il retourne.

II

ENTREVUE NOCTURNE

— Oui, répéta l'homme à la voix rauque, apprenez-moi de quoi il retourne.

— Ne le savez-vous pas déjà ? lui demanda son interlocuteur.

— Je ne sais que ce qu'on m'a dit, et c'est fort peu de chose.

— Que vous a-t-on dit ?

— Que beaucoup de seigneurs de la cour, et des plus huppés, avaient usé vainement de leur influence sur le roi pour empêcher le mariage du Dauphin avec l'Autrichienne Marie-Antoinette, que ces seigneurs, furieux de leur déconvenue, voulaient se venger par quelque moyen hardi, et protester du moins d'une façon terrible contre une alliance qui portera malheur au royaume.

— C'est la vérité, murmura le personnage mystérieux, et celui qui vous a parlé ainsi était bien instruit. Qu'a-t-il ajouté ?

— Rien, répliqua l'homme à la voix rauque, il m'a seulement dit de me trouver ce soir au cabaret de Sauvageon avec une dizaine de mes gens. . . . qu'un seigneur viendrait m'y chercher et me proposerait une affaire dans laquelle il y aurait beaucoup à gagner. . . . Je demandai comment je reconnaîtrais ce seigneur. . . . il me fut répondu qu'il arriverait entre onze heures et demie et minuit, dans un bateau qui aurait une lanterne attachée à la pointe, et qu'il m'aborderait en disant : *Je viens du Nord*, ce à quoi je répliquerais : *Et j'arrive à Versailles*, enfin il m'apprit le mot d'ordre au grand complet. . . . Vous êtes venu et nous avons échangé le mot, il ne vous reste plus qu'à me mettre au courant de ce que vous souhaitez de moi, et j'attends vos communications. . . . Soyez tranquille, d'ailleurs, si vous êtes raisonnable, je le serai pareillement et nous nous entendrons sans peine. . . .

— Vous vous nommez Huber, n'est-ce pas ? reprit le personnage mystérieux.

— Oui, je me nomme Huber, répondit l'homme à la voix rauque avec une sorte de farouche orgueil. Oh ! vous pouvez parler de moi à M. de Sartines, il me connaît bien, allez ! et ses agents aussi me connaissent ! . . . Ils ont tout fait pour m'avoir. . . ils portent de mes marques, et ils ne m'ont pas eu cependant ! . . . et ils ne m'auront jamais ! . . . celui qui mettra la main sur Huber n'est pas encore au monde, je vous en réponds, sans vanité. . . .

— Je vois que vous êtes un homme intrépide.

— Je m'en pique ! j'ai fait mes preuves, rien ne m'effraye et il y a deux choses qui m'attirent : l'argent et le danger.

— Je vois que vous êtes l'homme qu'il me faut.

— C'est fort probable, mais pour s'entendre, il faut s'expliquer. . . Expliquez-vous.

— Je vais le faire. . . . Combien de braves gens avez-vous en ce moment dans le cabaret de Sauvageon ?

— Une dizaine.

— Et vous répondez d'eux ?

— Autant que de moi-même. Ce sont des bons ! ce sont des solides ! une vraie crème, quoi ! mes lieutenants, enfin, car nous sommes organisés comme un régiment. Chacun commande une petite bande, et moi je suis le maître à tous. . . . ces bons garçons m'obéissent au doigt et à l'œil. . . . Ah ! dame ! c'est naturel, ils se sentent bien commandés et ça leur donne confiance. . . .

— Vous et vos lieutenants, quel nombre de gaillards déterminés pouvez-vous fournir d'ici à la soirée de demain.

— De deux cent soixante-quinze à trois cents.

— C'est peu.

— C'est beaucoup au contraire ! . . . ces trois cents-là en valent mille ! . . . Je ne vous parle point là de coquins vulgaires. . . . C'est la fleur. . . la fine fleur des bandits de Paris ! Ah ça ! mais, mon dieu seigneur, auriez-vous par hasard l'intention de nous envoyer attaquer Sa Majesté le roi dans son palais de Versailles et de nous faire enlever la Dauphine ?

— Il ne s'agit rien de pareil.

— Alors, de quoi s'agit-il donc ?

— Vous savez que demain soir on tire le feu d'artifice en l'honneur du mariage de l'Autrichienne.

— Certainement, tout Paris s'entassera sur la place Louis XV. Ce sera une foule, une cohue, comme on n'en aura jamais vu. . . .

— Les poches des hommes seront bien garnies, reprit le personnage mystérieux, les femmes, en toilette de gala, porteront des colliers, des boucles d'oreilles et des bagues d'une grande valeur.

— Je me suis déjà préoccupé de tout cela, les bons coups ne manqueront pas, et mes lapins (je les appelle *mes lapins*) se promettent une ample récolte.

— Que diriez-vous donc si une circonstance imprévue, un incident inouï, se produisant soudain, jetaient au milieu de cette foule immense le désordre et la terreur, épouvantaient les plus braves, faisaient perdre la tête aux plus résolus ! . . . qu'arriverait-il si cette multitude entassée, saisie d'un vertige subit, s'efforçait de fuir par les issues trop étroites, se bousculant, se renversant, s'étouffant, se foulant aux pieds pendant des heures entières ?

— Ah ! s'écria Huber d'une voix plus rauque que de coutume, et qu'une féroce avidité rendait tremblante, ah ! si pareille chose arrivait, ce serait un spectacle à ravir la pensée ! Je crois me voir d'ici, mes braves lapins et moi, nous frayant un chemin à coups de couteau, au milieu de cette cohue affolée, redoublant partout sur notre passage la confusion et la terreur, arrachant les colliers des femmes, et dévalisant les hommes comme en pleine forêt de Bondy ! Tudieu ! quelle curée magnifique ! J'aimerais autant cela, savez-vous, que mettre à sac une ville conquise ! mais c'est un rêve ! ce serait trop beau ! ça ne peut pas se réaliser.

— C'est là qu'est votre erreur, répliqua le personnage mystérieux. . . . Ce que vous appelez un rêve se réalisera demain. . . .

— Vrai ?

— Je vous le jure.

— Mais cette circonstance imprévue, cet incident inouï, dont vous avez parlé, quels seront-ils ? . . . qui donc les produira ?

— A ces questions, je ne puis répondre, il doit vous suffire de savoir qu'ils se produiront dix minutes à peine après le commencement du feu d'artifice, et que le désordre et l'épouvante atteindront des proportions telles, que votre imagination elle-même ne saurait les concevoir.

— J'en accepte l'augure. . . . Est-ce pour m'annoncer cela que vous m'avez fait venir ici ?

— C'est pour vous donner des instructions, ou plutôt des ordres.

— Vous or donnez. . . . donc vous payez ?

— Je paye, et largement ! — tendez la main et prenez cette bourse.

— Qu'y a-t-il là dedans ? demanda-t-il.

— Trois mille livres en or.

— Commandez, monseigneur. . . le chef et les lapins sont à vous. . . .

— Vous disposez de trois cents gaillards résolus et prêts à tout. . . faites à chacun d'eux, demain, une distribution d'argent, de vin et d'eau-de-vie. . . qu'ils soient, quand viendra le soir, non pas ivres, mais dans cet état d'excitation qui double la force et l'audace. . . .

— Soyez paisible. . . c'est compris et ce sera littéralement exécuté. . . .

— Placez vos hommes, de bonne heure, par petits groupes de trois ou quatre, armés de couteaux et de pistolets, sur tous les points de la place Louis XV. . . . donnez-leur la consigne de ne pas bouger jusqu'au moment où le désordre éclatera comme un coup de foudre. . . qu'ils se précipitent alors au plus épais de la foule éfarée. . . qu'ils dominent par leurs cris sauvages les cris de terreur et de désespoir. . . qu'ils frappent, qu'ils violentent, qu'ils pillent, et surtout qu'ils tuent ! En échange de cette curée immense à laquelle nous les convions, qu'ils nous donnent des monceaux de cadavres ! . . . Nous voulons que le deuil et les pleurs de Paris servent d'épithalame aux noces de l'Autrichienne ! . . . Nous voulons que la date du 30 mai 1770 mette une tache de sang ineffaçable sur la couche nuptiale du roi futur ! . . . Nous voulons enfin que le peuple décimé maudisse à tout jamais celui qui s'appellera Louis XVI. . . .

— Ah ! sacrebleu ! murmura le bandit auquel s'adressait l'homme mystérieux, voilà de la belle et bonne haine, ou je ne m'y connais pas ! . . . mais ceci n'est point mon affaire. . . moi, je me moque de la politique, l'essentiel est que vous soyez obéi. . . et vous le serez ponctuellement.

— J'y compte ! répliqua le mystérieux personnage, je viens de me laisser entraîner par l'impétuosité des sentiments qui m'animent. . . C'est un tort. J'ai dit ce que je devais faire, vous avez entendu ce que vous ne deviez point entendre. Soyez discret ! votre silence sera payé. . . .

— Je serai muet comme la tombe ! dormez en paix et ne craignez rien.

— Que pas un de vos hommes ne soupçonne les motifs véritables de ce qui se passera demain soir.

— Ah ! monsieur, interrompit fièrement Huber, quelle pauvre idée vous faites-vous de moi ! Jamais, au grand jamais, je ne rends de compte à mes lapins ! . . . la bonne aubaine du pillage est pour eux chose très suffisante, et un prétexte tout naturel, ils n'ont pas besoin d'en savoir plus long.

— C'est bien. Dites-leur en outre d'obéir, comme à vous-même, à quiconque prononcera devant eux le mot d'ordre : *Je viens du Nord et j'arrive à Versailles*.

— La consigne sera donnée, et mes lapins connaissent la subordination, je m'en pique. . . c'est moi qui les ai formés, ils feront tout ce qu'on voudra, j'en réponds, excepté cependant les actes de vertu ! . . . Avez-vous d'autres recommandations à me faire ?

— Non.

— Alors, suffit. . . ce qui est convenu. . . Au plaisir de vous revoir, monseigneur. . . et toujours, comme bien vous pensez, tout à votre service. . . .

Huber, pirouettant lourdement sur ses talons ferrés, reprit le chemin du cabaret de Sauvageon, et le mystérieux personnage se dirigea vers le bateau qui l'avait amené, et dont le fanal brillait à travers les fenêtres comme une luciole dans une touffe d'herbe.

Il franchit le plat-bord et reprit sa place à l'arrière.

— Où faut-il vous conduire présentement, monsieur, s'il vous plaît ? demanda le rameur en détachant la chaîne et en saisissant ses avirons.

— Où tu m'as pris. . . . répondit l'inconnu.

Aussitôt l'esquif s'éloigna de la berge et remonta la Seine dans la direction du pont Royal, mais avec lenteur, car il fallait lutter et non pas sans peine, contre le courant, assez rapide en cet endroit.

(La suite au prochain numéro.)

Un cultivateur quelque peu adroit devrait avoir sur sa ferme une bâtisse spécialement destinée à faire toute espèce d'ouvrage en bois, ou à réparer ses instruments aratoires dans ses moments de loisirs. Il pourrait se procurer les outils nécessaires pour travailler le bois et le fer, si sa ferme était quelque peu considérable.

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

(Suite et fin)

II

L'orchestre exécutait en ce moment les dernières mesures d'une valse d'Olivier Métra. Un bruit confus s'éleva dans les salons, puis il se fit un grand silence.

—Je n'y pensais pas, reprit Raoul ; notre amphitryon nous a dit qu'il nous ménageait une surprise. Le moment est venu, je crois.

—De quoi s'agit-il ?

—Une jeune femme qui, depuis quelque temps, vivait dans la retraite, fait aujourd'hui son entrée dans le monde. Or, cette dame est, paraît-il, une très grande artiste dont quelques privilégiés ont seuls pu jusqu'à ce jour apprécier le talent. Elle doit chanter ce soir... Ce sera la première et peut-être la dernière fois qu'elle sera sortie de sa réserve.

—Pourquoi cela ?

—Je l'ignore, et ne sais de cette personne que ce que je t'en ai dit... Mais elle va commencer sans doute. Si nous voulons entendre et voir, hâtons-nous.

Et comme Léon hésitait, Raoul le prit par le bras et l'entraîna vers la porte de la serre.

—Viens, dit-il, et puisse le talent de la cantatrice charmer ton esprit et calmer ta douleur.

Quand ils arrivèrent à l'entrée du grand salon, la foule des invités qui s'y pressaient était si complète qu'ils durent rester debout, un peu en dehors. En face, devant le piano, et leur tournant le dos, car elle donnait quelques indications au jeune homme qui devait l'accompagner, était une femme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, mais admirablement faite. Vêtue de noir et légèrement décolletée, elle n'avait d'autres bijoux qu'une rose d'or dans les cheveux et autour du cou un collier de plusieurs rangs de perles magnifiques. Elle se retourna. Son regard rencontra celui de Léon... Elle pâlit, porta la main à son cœur et ferma les yeux.

Mais, se remettant aussitôt, elle se pencha vers l'accompagnateur :

—Quand vous voudrez, monsieur, lui dit-elle.

Elle chanta...

Et certes, Raoul avait dit vrai. C'était une grande artiste, douée d'un admirable organe, ardente, passionnée, ayant un goût exquis et une science musicale digne des maîtres les plus illustres.

Tous les auditeurs étaient dans l'extase ; haletants, ils la suivaient des yeux, et, quand elle se tut, leurs applaudissements et leurs acclamations retentirent, vingt fois répétés.

Alors elle jeta un rapide regard vers la porte du salon, mais n'y voyant pas celui qu'elle cherchait, elle se sentit défaillir et, donnant pour prétexte à sa retraite l'émotion bien naturelle qu'elle avait éprouvée "à son début," dit-elle en souriant, elle pria le maître de la maison de l'accompagner à sa voiture, et sortit, saluée au passage par les sourires des femmes et les bravos des hommes.

III

Quand son regard avait rencontré celui de la jeune femme, Léon avait tressailli. Il s'était vivement rejeté en arrière, le visage contracté, les yeux brillants d'un feu sombre :

—Elle ! avait-il dit à demi-voix, je la croyais à Vienne.

Puis à l'oreille de Raoul il avait ajouté :

—C'est elle, c'est Lucie...

Par un signe, il avait arrêté la réponse de son ami. Il s'était appuyé contre le mur, et, la tête dans les mains, il avait écouté.

Quand les applaudissements éclatèrent, il se précipita dans la serre, reprit au pied du palmier la place qu'il venait de quitter, resta quelques instants silencieux, puis s'adressant à Raoul qui l'avait suivi :

—J'ai besoin d'être seul, lui dit-il, et je voudrais rentrer chez moi. Mais tant que Lucie sera là, je ne pourrai sortir, car je ne dois ni ne veux me trouver en face d'elle. Rends-moi donc le service d'aller voir ce qui se passe dans les salons, et viens me chercher dès que je pourrai les traverser... librement.

—J'y vais, répondit Raoul. Mais, je t'en prie, calme-toi, et que nul autre que moi ne s'aperçoive de ton émotion.

—Sois sans crainte, répondit Léon. La crise sera passée tout à l'heure. Je serai maître de moi, et, s'il le faut, je sourirai.

Et quand il fut seul :

—Elle !... Plus belle encore !... Pourquoi ai-je cédé aux sollicitations de mes amis ? Pourquoi suis-je venu ici ? Ma blessure à demi fermée s'est réouverte... Elle saigne... Que faire ?... Elle avait quitté Paris après son mariage... Ma mère me suppliait de revenir... J'ai cru pouvoir le faire sans danger... Et trois jours après mon arrivée, je me trouve en face de Lucie... Malgré toutes les précautions, je ne puis la rencontrer encore... Je ne le veux pas... non, je ne le veux pas.

Il fit à grands pas le tour de la serre, alors complètement déserte, puis s'arrêtant de nouveau :

—Non, je ne le veux pas... Le général Cordier est à Constantine. Je lui dirai tout... que j'ai revu Lucie et que mon amour est plus vivant que jamais... Je lui dirai que je ne puis rester à Paris... Il comprendra et me fera passer avec mon grade dans les chasseurs d'Afrique, sous ses ordres... Peut-être ainsi... loin d'elle... O ma mère ! ma pauvre mère ! si heureuse de me revoir ! Que vas-tu penser ?

Il était si complètement absorbé par ces douloureuses réflexions, qu'il ne s'aperçut pas que Raoul était de retour.

Celui-ci le frappa doucement à l'épaule.

Il fit alors un brusque mouvement et regarda :

—C'est toi ! dit-il. Eh bien ?

—Tu peux sortir sans crainte. Elle n'est plus là.

—Tu en es sûr ?

—Sans doute. Elle vient de monter en voiture. Elle avait fait un si grand effort pour vaincre son émotion et chanter en public, qu'elle a failli se trouver mal. C'est du moins ce que l'on dit là-haut.

—Alors, adieu ! Je t'ai fait perdre une partie de ta soirée, mon pauvre Raoul. Je t'ai attristé. Pardonne-moi, je n'ai pu me taire plus longtemps.

—Et tu as bien fait de parler.

—Va rejoindre ceux qui s'amuse, sois gai. Tu le peux. Tu n'aimes pas sans espoir, tu es aimé, toi. Sois heureux.

—Et tu crois que je puis te laisser partir ainsi et me mêler à ceux dont la pensée est à la joie ? Non, mon ami. Nous partirons ensemble, je t'accompagnerai presque jusque chez toi.

—Et madame Fréchet ?

—Je reviendrai la chercher. Il n'est que deux heures.

—Tu le veux ? Eh bien, soit ! Ton cœur n'a pas changé. Merci !

Trois minutes après les deux amis étaient en voiture, et Raoul disait au cocher :

—Rue de Castiglione, hôtel Continental.

IV

Le surlendemain, Léon parcourait le *Moniteur* qu'on venait de lui apporter. Tout à coup, il poussa un cri et se leva impétueusement sous la rubrique *Echos mondains*, il venait de lire ce qui suit :

"Hier, M. le comte et M^{me} la comtesse de Curzy recevaient la fleur de l'aristocratie parisienne dans leur magnifique hôtel de l'avenue de Villiers. Dès onze heures, les vastes salons dans lesquels se pressaient nos plus élégantes et nos plus gracieuses mondaines avaient un aspect féérique. Le bal a été des plus animés, et l'on a dansé jusqu'à cinq heures du matin. Mais le plus grand attrait de cette fête a été la présence de la belle marquise de Varins, née Lucie d'Anglars, qui n'avait paru dans aucune soirée depuis qu'elle avait quitté Paris pour accompagner son mari à Vienne, puis en Italie.

"On sait que M. le marquis de Varins, secrétaire de l'ambassade de France en Autriche, est à Naples, il y a un an environ, des suites d'une fluxion de poitrine.

"La marquise, qui est une très grande artiste, a chanté une poésie de Victor Hugo, mise en musique par elle-même, avec un maestro qui a provoqué une véritable explosion d'enthousiasme. Mais son émotion a été telle que, prise d'un malaise subit, elle a dû se dérober aux félicitations de ses admirateurs et rentrer en hâte à son hôtel.

"Nous sommes heureux d'annoncer aux nombreux amis de M^{me} de Varins que son indisposition n'a pas eu de suite, et que la noble artiste est aujourd'hui en parfaite santé."

Léon relut ces quelques lignes et resta longtemps pensif.

—Elle est libre !... Elle est... libre ! dit-il enfin. Et cette émotion... ce malaise subit... La cause en est bien connue ?... Nos regards se sont rencontrés... Elle ne m'a pas oublié... peut-être. Oh ! j'ai la fièvre... De l'air !... de l'air !...

Il ouvrit la fenêtre, malgré le froid, et respira longuement.

Puis il sonna son valet de chambre, fit en hâte une toilette de matin et courut chez Raoul.

Il le trouva fumant un cigare au coin du feu.

—As-tu vu le *Moniteur* ce matin ? lui dit-il.

—Pas encore.

—Eh bien ! lis.

Et il lui tendit le journal qu'il avait apporté.

Raoul parcourut avec inquiétude l'article indiqué. Mais sa figure se rasséréna bientôt.

—Madame de Varins t'a-t-elle vu hier quand elle s'est retournée, dit-il.

—Nos yeux se sont rencontrés, et c'est pour cela que je me suis écarté.

—Eh bien ! tu peux être heureux. Lucie est libre ; émotion dont elle n'a pu se rendre maîtresse, en te voyant chez M. de Curzy, car tout s'explique maintenant, prouve que tu ne lui es rien moins qu'indifférent. Tu devais écrire au général Cordier pour lui demander de servir sous ses ordres. La lettre est-elle partie ?

—Je devais l'envoyer aujourd'hui.

—Attends encore. J'espère que tu renonceras à tes

projets. Curzy, quand il nous a parlé de la surprise qu'il nous ménageait, nous a dit que la grande artiste était intimement lié avec sa femme. Je verrai la comtesse ce soir. Elle doit un peu connaître les secrets de son amie. Je lui parlerai de toi, de tes amours brisés, de ta douleur, de tes espérances, et si, comme je n'en doute pas, elle croit à la réalisation possible de ces dernières, je la prierai de te ménager une entrevue avec M^{me} d'Anglars. Tu ne fuiras pas, alors ?

—Non ! certes. Raoul, Raoul, pour la première fois depuis quatre ans, je me sens vivre.

Il est dix heures, il fait beau. Tu es très agité ; l'air vif te fera du bien. Je suis libre aujourd'hui, madame Fréchet doit passer la journée dans sa famille. Je vais faire seller deux chevaux. Nous irons au Bois ; nous galopons jusqu'à Longchamps, nous déjeunerons à Madrid où nous pourrions causer à notre aise, et quand nous reviendrons tu seras assez calme pour faire tes confidences à ta mère.

—Ton amitié prévoit tout. J'accepte.

V

Léon écrivit au général, mais il ne demanda point à le rejoindre en Afrique.

Dès sa première entrevue avec Lucie et M^{me} de Curzy, tout fut oublié. Le passé n'avait été qu'un rêve. La jeune veuve et le capitaine se retrouvèrent aussi amoureux qu'ils l'étaient lorsqu'ils se promenaient, quatre ans auparavant, sur la plage de Trouville, et quand ils se séparèrent, ils étaient engagés l'un à l'autre.

Peu de temps après, M^{me} d'Albeuse, heureuse du bonheur de son fils, demanda officiellement pour lui la main de Lucie, et, dans les premiers jours de mai, Léon conduisit sa fiancée à Sainte-Clotilde. Le général Cordier, venu de Constantine, et M. de Curzy servaient de pères aux jeunes époux. Raoul et le colonel de Léon étaient les témoins de ce dernier, et le *tout-Paris* des grands jours se pressaient dans l'aristocratique église.

GERMAIN PICARD.

NOS GRAVURES

Le château de Frohsdorff

Frohsdorff veut dire *village du bonheur*.

Monsieur le comte de Chambord y est établi depuis le 25 mai 1845.

Le château est une grande maison carrée avec une cour intérieure.

Au rez-de-chaussée se trouvent deux salons, une salle à manger, une salle de billard, le cabinet de travail de monsieur le comte de Chambord.

Au premier étage, les appartements de monsieur le comte de Chambord et de madame la comtesse de Chambord, et les appartements réservés aux princes de sa maison.

Au second étage, qui est mansardé, les chambres pour les gentilshommes, les secrétaires et les invités.

Tout le château est très simplement meublé.

Le château est entouré de fossés qu'on traverse sur un pont en fer pour descendre dans les jardins dessinés à la française, style des Tuileries et de Versailles.

Les seules richesses du château consistent en souvenirs historiques conservés dans des bahuts vitrés, dans le grand salon, dont le meuble tout entier a été brodé par madame la duchesse d'Angoulême : on y voit, notamment, le célèbre panache de Henri IV, mais qui, contrairement à la légende, est noir.

Les communs sont très vastes et contiennent des écuries tenues avec une correction admirable ; tous les attelages de monsieur le comte de Chambord sont exclusivement composés de perchons qu'on attelle en demi-daumont.

Le parc qui est assez étendu, semble continué par les forêts avoisinantes qui remontent jusqu'au sommet des collines, entre lesquelles est situé le château de Frohsdorff.

L'entrevue de Frohsdorff

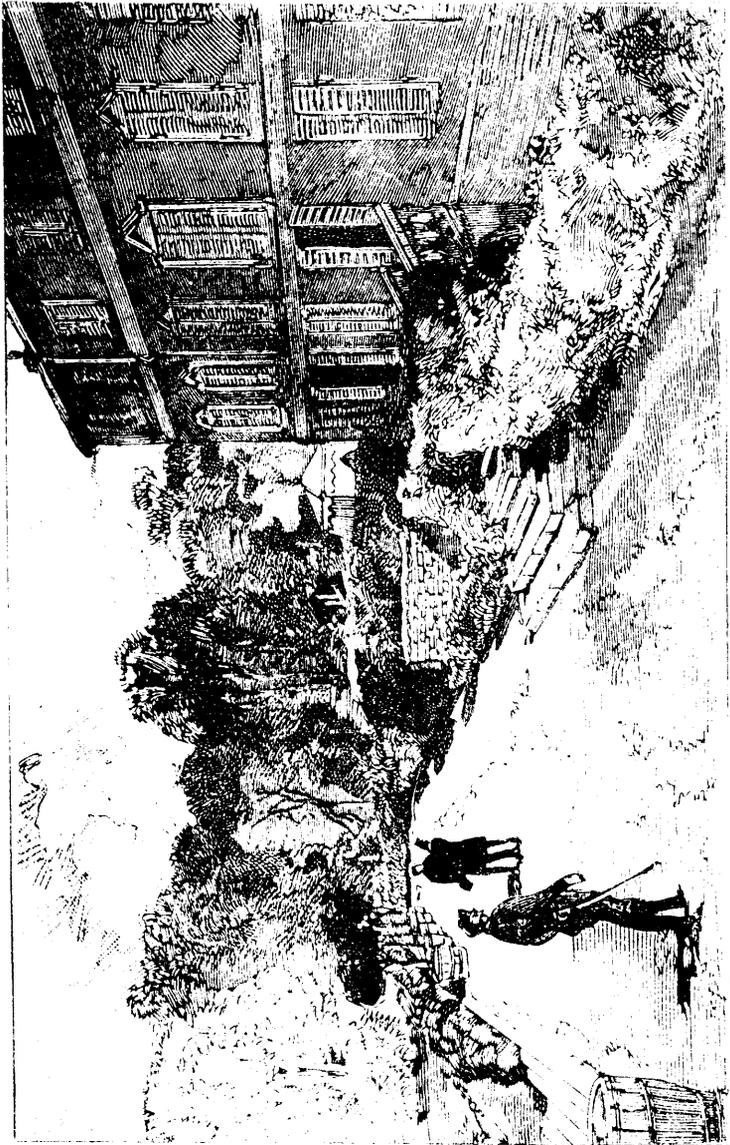
Vienne, 7 juillet, 5h. 55 du soir.

Ce matin, à huit heures et demie, les princes d'Orléans et leur suite sont partis pour Neustadt. A la gare du Sud, ils ont rencontré le général de Charette, M. le comte de Blacas, M. de Champeaux et de Puget, arrivés de Paris ce matin.

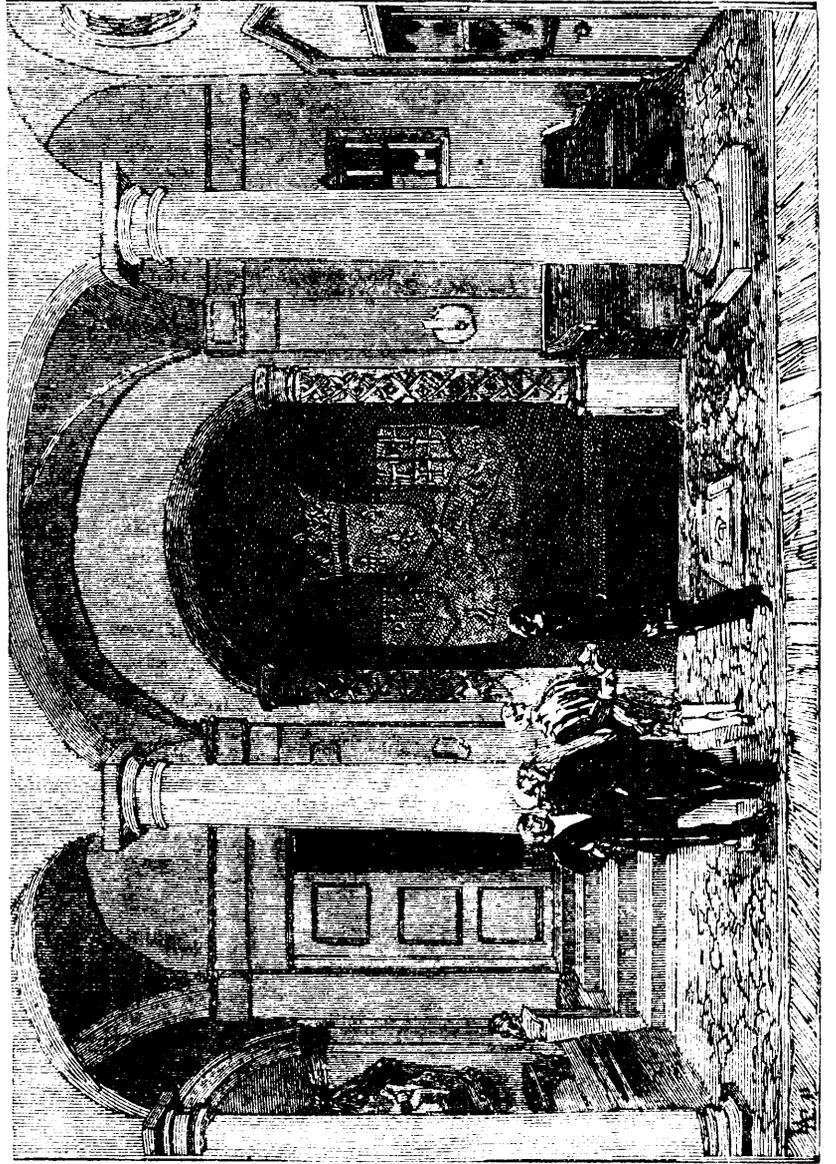
M. le comte de Paris a pris place dans un wagon réservé et a fait monter auprès de lui M. de Charette et de Blacas.

Arrivés à Neustadt à dix heures vingt, les princes ont été reçus par M. le baron de Raincourt, secrétaire de Mgr le comte de Chambord. Les voitures du château les attendaient devant la gare, pour les conduire à Frohsdorff.

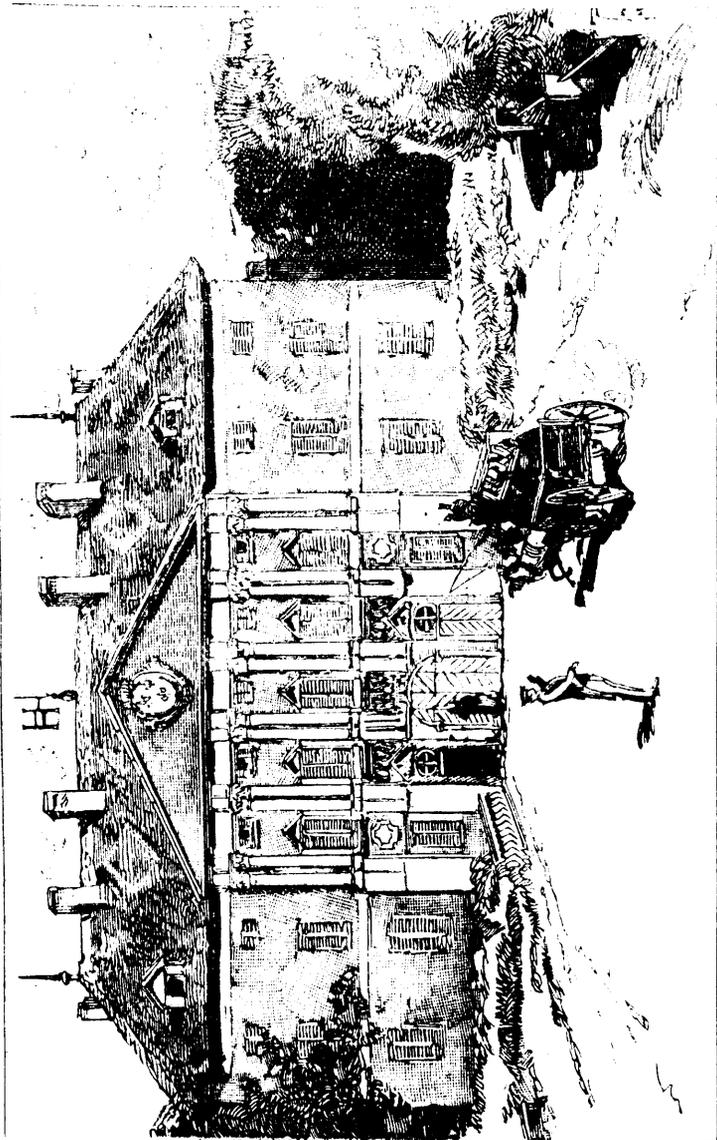
M. le comte de Paris, M. le duc de Nemours, M. le duc d'Alençon, montent, avec M. de Raincourt, dans un landau aux armes royales, attelé de deux chevaux blancs, conduits en poste ; le postillon porte la grande livrée de France bleu et argent. M. de Beauvoir, de



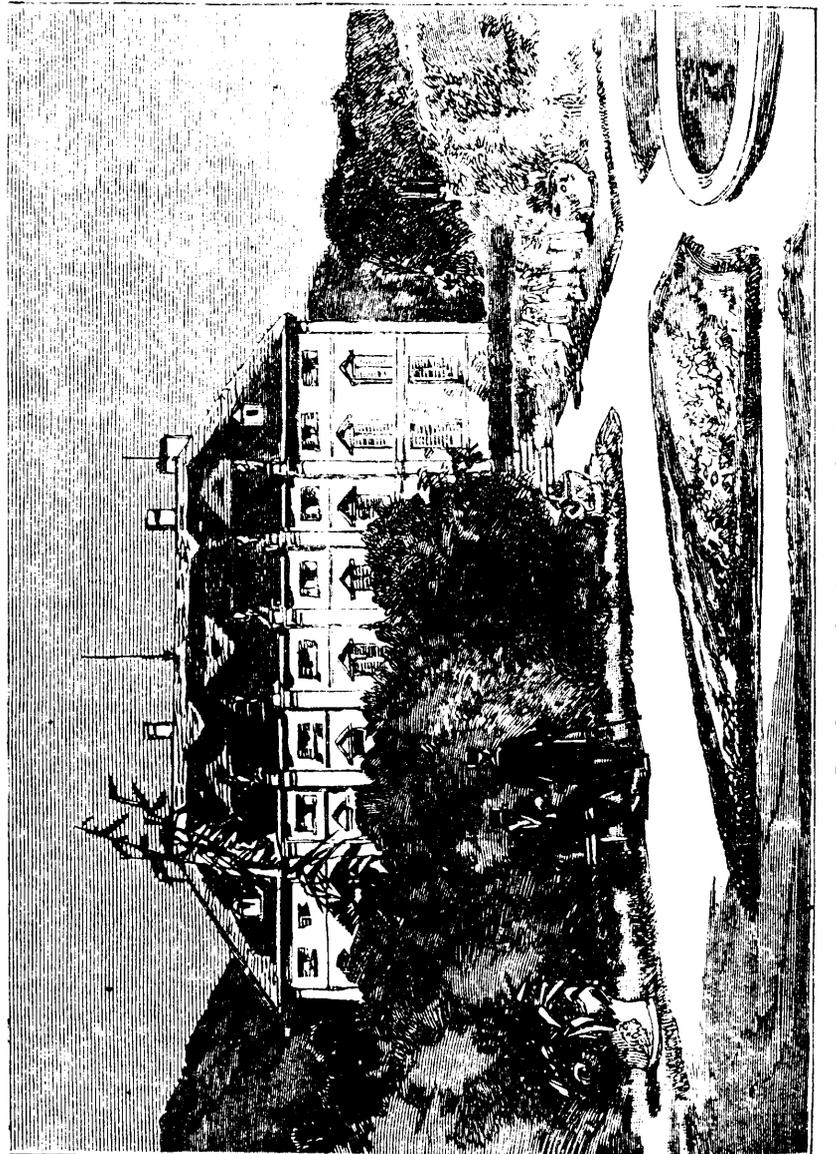
Allée de l'Orangerie.



Le vestibule du Château.



La façade principale du Château.



Façade ouest du Château sur le Parc.

PROHSORFF. -- Dessins de M. Lepere, d'après les croquis de M. Dietl.

Bondy, d'Harcourt et Emmanuel Bocher prennent place dans deux victorias attelées comme le landau.

Une demi-heure après, on arrive à Frohsdorff et le landau s'arrête sous la voûte du vestibule où tous les domestiques du château en grande livrée forment la haie. Les princes sont conduits par MM. de Monti, d'Andigné et de Raincourt au grand salon—le salon rouge—où les attendait madame la comtesse de Chambord.

Il avait été convenu d'abord que madame la comtesse de Chambord seule les recevrait, les médecins ayant expressément défendu qu'aucun visiteur fût introduit dans la chambre du malade. Cette défense avait été renouvelée en termes très formels un quart d'heure avant l'arrivée des princes.

Toutefois, ceux-ci étant venus, sur l'invitation qu'il leur avait fait faire par M. de Raincourt, Monseigneur a voulu les recevoir.

Sur sa demande, on les a introduits dans la chambre ; ils y sont entrés seuls avec madame la comtesse de Chambord.

En les voyant, Monseigneur s'est soulevé sur son oreiller pour leur tendre les bras.

—Combien je suis heureux de vous voir ! a-t-il dit d'une voix émue.

Il les a tous embrassés,—M. le comte de Paris le premier,—avec une touchante effusion, retrouvant dans son affection des forces pour les étendre. L'entrevue a été extrêmement cordiale.

Les princes ont trouvé Monseigneur en pleine possession de ses facultés, parlant sans fatigue, tantôt avec émotion, tantôt avec un enjouement qui n'avait rien d'affecté.

L'entretien a duré à peu près une demi-heure.

Lorsque les princes se sont retirés, Monseigneur a voulu encore une fois embrasser le comte de Paris. Il l'a étreint longuement.

Les princes sont sortis très émus, les yeux pleins de larmes.

On a remarqué que Monseigneur, au moment de la séparation, ne pouvait se résoudre à laisser partir M. le comte de Paris ; il lui pressait encore la main et semblait vouloir le retenir.

Les princes ont déjeuné au château. M. le comte de Paris à la place d'honneur, M. le duc de Nemours à sa droite, M. le duc d'Alençon à sa gauche.

Madame la comtesse était restée auprès de l'auguste malade.

A deux heures, les princes accompagnés par M. de Monti, retournaient à Neustadt dans les voitures qui les avaient amenés à Frohsdorff. Ils sont rentrés à Vienne à quatre heures et demie.

L'entrevue de Frohsdorff produit à Vienne un effet considérable ; elle est le sujet de toutes les conversations.

8h. 30 du soir.

Après le départ des princes, M. le comte de Chambord a exprimé la satisfaction que lui avait causée leur visite et a dit aux personnes de son entourage : " C'est bien à eux d'être venus."

Cette entrevue n'a pas fatigué M. le comte de Chambord, comme on pouvait le craindre.

M. le comte de Chambord a constamment quelqu'un qui le veille, jour et nuit, au chevet de son lit. Outre les soins qui lui sont prodigués par madame la comtesse de Chambord, des religieuses de l'ordre de St-Vincent de Paul ne quittent pas la chambre de l'auguste malade. Une de ces saintes filles est représentée sur notre gravure du centre.

Le *Gaulois*, de Paris, se dit en mesure d'analyser le testament du comte de Chambord. Nous reproduisons, à titre de curiosité, cette analyse :

1o M. le comte de Chambord recommanderait formellement l'obéissance envers l'héritier du trône de France, M. le comte de Paris ;

2o Madame serait légataire universelle de monseigneur, aux charges ci-après :

3o M. le comte de Paris hériterait des collections artistiques et de la bibliothèque de monseigneur, des papiers intéressant la maison de France, et des fonds nécessaires pour continuer de servir les pensions instituées pour leurs anciens serviteurs par Charles X, M. le duc et madame la duchesse d'Angoulême, madame la duchesse de Berry et monseigneur lui-même ; on dit que ces pensions dépassent la somme de 200,000 francs de rente annuelle ;

4o Les enfants de la sœur de monseigneur, madame Louise de France, décédée duchesse de Parme, qui sont : M. le duc Robert de Parme, M. le comte de Bardi, madame la duchesse de Madrid, femme de don Carlos, et madame la grande-duchesse de Toscane, hériteraient chacun de 50,000 francs de rente, et, au décès de madame, du capital de cette rente ;

5o S. M. le roi François II, de Naples, aurait un legs équivalent à celui des neveux et nièces de monseigneur ;

6o Chacun des princes de la maison de France recevrait en souvenir quelqu'un des objets historiques appartenant à M. le comte de Chambord.

NOUVELLES DIVERSES

—L'an dernier il a été fabriqué aux Etats-Unis 33 milliards d'allumettes.

—La récolte de blé en Angleterre est de 10 à 15 pour cent moindre que celle de l'année dernière.

—Le gouvernement de la Sibirie a fait demander huit autres régiments pour les placer sur la frontière chinoise.

—Les habitants du Caire ne peuvent franchir un espace de cent verges sans rencontrer un cercueil ou une ambulance.

—On calcule que la récolte du blé dans le Minnesota sera égale cette année à celle de l'an dernier, où le rendement fut de 32 millions de boisseaux.

—Le prophète Vennor, qui fait la pluie et le beau temps, vient de décider que le mois d'août sera une période de chaleur et de sécheresse.

—Un cultivateur de St-Joachim dit que les moineaux font la guerre à la mouche à patates et ont délivré son champ de cette peste.

—A Paris des inspecteurs visitent les maisons dans tous les quartiers les plus peuplés afin de prendre les précautions nécessaires contre l'invasion du choléra.

—On évalue à 500,000 le nombre de pièces de bois qui ont descendu le Saint-Maurice depuis le commencement de la saison. Ce bois est à l'heure qu'il est entassé pour la plus grande partie dans les estacades des diverses stations du Saint-Maurice.

—La *Tribune* de Chicago dit que la moisson a la plus belle apparence possible dans le Nebraska. Dans l'Iowa, elle sera supérieure à celle de l'année dernière. Il y a des rapports favorables du Dakota.

—Le ministre de l'agriculture à Ottawa vient de donner l'ordre à l'agent d'immigration à Québec, d'exécuter à la lettre les lois concernant la quarantaine, afin de prévenir, si possible, l'introduction du choléra en Canada.

—Des avis reçus de Durban confirment la nouvelle de la défaite de Cetewayo par les troupes sous les ordres du chef Usibepu. La déroute a été complète et les pertes du roi très élevées.

—La frégate anglaise le *Canada*, à bord de laquelle se trouve le prince Georges, fils du prince de Galles, et la frégate *Northampton*, accompagnée d'une canonnière, arriveront à Québec dans le courant du mois.

—Une dépêche de Saint-Petersbourg signale quelques cas de choléra en Russie, à Charkoff spécialement. On prend des mesures de précautions pour préserver Saint-Petersbourg.

—On mande de Vienne que le khan de Bokhara s'est engagé à laisser passer sur son territoire les troupes russes se rendant de Merv en Afghanistan. La Russie nourrirait-elle le dessein d'entreprendre une campagne de ce côté ?

—Une bonne nouvelle pour les employés : le professeur Sattler, de Munich, a découvert que nous n'étions pas en 1883 mais bien en 1888. Si le fait est exact, nous ne voyons aucune raison pour que les patrons se refusent à payer les cinq années de salaire écoulées.

—La compagnie de navigation du Saint-Laurent a décidé de ne pas laisser à la compagnie du Richelieu et d'Ontario le monopole du trafic entre Montréal, Cap Vincent et Clayton. Elle a décidé de faire radouer le vieux *Cultivateur* et de le placer sur cette ligne.

—L'abbé Béchet, prêtre français, âgé de 27 ans, et depuis trois ans missionnaire au Tonkin, vient d'être décapité dans la province de Than-Hoa. On ignore encore les détails de sa mort. Sa pauvre mère, veuve et âgée, accueille cette nouvelle avec une douleur profonde mais résignée, car elle est foncièrement chrétienne. Honneur à ce nouveau martyr.

—Il y a deux ans à peine, M. J.-B. Normand, de Trois-Rivières, fit mettre dans le petit étang qui avoisine ses tanneries, quelques pièces de truites saumonées, cet excellent poisson si recherché par les gourmets. Cet essai de pisciculture a parfaitement réussi, et aujourd'hui le petit étang abonde de magnifiques truites de 12 à 15 pouces de longueur.

—Les journaux catholiques de Rome annoncent que, dans la journée du 16 juillet, madame la princesse Massino a déposé aux pieds du Saint-Père, dix mille francs en or, de la part de madame la comtesse de Chambord.

Le Saint-Père a accueilli madame la princesse Massino avec des marques d'une bienveillance toute spéciale et exprimé son vif chagrin de la maladie de monsieur le comte de Chambord, ajoutant qu'il priaït tous les jours pour sa guérison.

—On annonce que la compagnie du chemin de fer du Pacifique canadien a pris des arrangements pour la construction d'une ligne télégraphique directe entre Montréal et Port Moody, dans la Colombie. Cette ligne devra s'étendre plus tard jusqu'en Chine et au Japon, par le moyen de câbles sous-marins.

—On vient de mettre à exécution, aux Etats-Unis, une loi exigeant l'inspection du thé. Le *Moniteur du Commerce* fait remarquer que notre gouvernement devrait adopter une loi semblable. " S'il ne veut pas que le marché canadien ne devienne le réceptacle de tout ce que les autres pays, dans l'intérêt de leurs populations, rejettent de la consommation.

—Le contrat pour la construction du chemin de fer sur la Rivière aux Lièvres a été signé à Ottawa. Cette nouvelle voie va avoir pour effet immédiat de faire explorer les mines de phosphate qui sont si nombreuses et si riches dans cette partie du pays. La compagnie contractante a aussi l'intention de construire une voie ferrée entre le village de Buckingham et la gare du Pacifique, qui se trouve à plus de deux milles de distance.

Une cuisine bien tenue, dont les ustensiles étincellent offre un aspect fort agréable et très confortable ; de plus, la propreté de cette pièce de l'appartement fait grand honneur à la maîtresse de la maison.

Pour avoir le cuivre toujours brillant comme l'or, on fera bouillir, dans une marmite, du tartre avec de l'eau. On jettera ces ustensiles dans la marmite, on les y laissera un quart d'heure. En les retirant, on les plongera immédiatement dans l'eau froide, on les essuiera, et ils resteront toujours clairs et luisants.

—Kalamazoo, Mich., fév. 1883.—Je suis convaincu que tout ce qui a été dit en faveur des Amers de Houbion n'est pas exagéré. Toutes les personnes qui en font usage font leur éloge et les recommandent d'une manière toute particulière. Depuis leur introduction sur le marché j'en tiens toujours par devers moi une certaine quantité, car elles se vendent beaucoup plus facilement que les autres préparations médicales patentées. J'ai opéré des cures presque merveilleuses avec les Amers de Houbion, résultats qu'il m'eût été difficile d'obtenir en employant d'autres remèdes.

J. J. BABCOCK, M.D.

EXCURSION A TROIS-RIVIERES

La grande excursion organisée par un comité de typographes, que nous avons annoncée la semaine dernière, aura lieu après-demain, samedi, à bord du splendide vapeur *Canada*, qui est nolié pour la circonstance. Les organisateurs n'ont rien négligé pour donner à cette fête tout l'attrait possible. Pendant le voyage, aller et retour, les Montagnards Canadiens se feront entendre à bord du vapeur et des arrangements sont pris pour qu'une messe en musique de Chs. Gounod soit exécutée le dimanche dans la cathédrale de Trois-Rivières.

A la demande des citoyens de la ville de Trois-Rivières, " L'Harmonie de Montréal " donnera un concert en plein air, dans le carré Champlain.

Toutes les précautions seront prises pour procurer aux excursionnistes le confort et le plaisir qu'ils sont en droit d'attendre.

Le prix du billet est de \$1.00. Le départ de Montréal aura lieu samedi 4 août, à 7.30 h. P.M. Le départ de Trois-Rivières, le lendemain, à 4 h. P.M. Les excursionnistes arriveront à Montréal de bonne heure dans la soirée de dimanche.

Le restaurant sera tenu d'une manière convenable. Des mesures très sévères sont prises pour qu'aucune espèce de boisson forte ne se débite à bord. La plus stricte tempérance sera observée.

L'excursion de messieurs les typographes sera irréprochable sous tous rapports, si nous en croyons les membres du comité d'organisation qui nous ont fait part de leur programme. Nous ne pouvons qu'encourager le public à faire ce petit voyage d'agrément.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALA, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens. Composé par M. JAMES PIERCE, M. A., Londres (Angleterre)

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 15 juillet

GRAVURES : Costume en taffetas quadrillé (devant et dos).—Dessous de lampe (trois dessins).—Serviette à thé.—Voyages et villégiature : Boîte à tiroirs.—Deux tentes de jardin.—Hamac de Jardin.—Hamac d'enfant.—Canne-siège (deux dessins).—Cannepliant (deux dessins).—Parasol d'artiste (deux dessins).—Aumônière de dame.—Sac à soufflets.—Sac d'artiste.—Table pupitre.—Support à bougies.—Support à lampe.—Bonnet Anne de Bretagne.—Costume de jeune fille.—Toilette en brocartelle.—Dos de la toilette rose de la planche colorié.—Toilette en soie quadrillé (devant et dos).—Blouse paysanne.—Vêtement élégant (devant et dos).—Mantelet élégant (devant et dos).

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Les économies de Jeanne (monologue).—Le Gant et la Main (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Bouts-rimés.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Deux toilettes.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

A LA MAISON

—C'est de votre faute si vous restez malade quand vous pouvez vous guérir au moyen des Amers de Houblon.—*Fail.*

—La femme la plus faible, l'enfant le plus chétif et l'invalidé le plus malade peuvent faire usage des Amers de Houblon en toute sûreté et ils en retireront le plus grand profit.

—Tous les vieillards travaillés par les rhumatismes, les maladies des reins ou toute autre souffrance deviendront bientôt mieux en se servant des Amers de Houblon.

—Ma femme et ma fille ont été guéries par l'usage des Amers de Houblon et je les recommande à mes ouailles.—Clergyman méthodiste

—Demandez à n'importe quel médecin si les Amers de Houblon ne sont pas le meilleur remède du monde.

—La fièvre, la malaria, les maladies aiguës ou bilieuses quittent votre voisinage sitôt qu'elles voient arriver les Amers de Houblon.

—Ma mère a été guérie d'une paralysie et d'une névralgie de tout le système au moyen des Amers de Houblon et vous ne serez jamais malade.

—L'eau glacée est rendue non malfaisante et vivifiante par l'Addition des Amers de Houblon.

—Les Amers de Houblon rendent la vigueur aux jeunes gens, aux vieillards et aux infirmes.

VARIÉTÉS

Au salon de peinture.
Devant son portrait, un monsieur reste en contemplation.

—Comme c'est bien moi ! dit-il avec un sourire de satisfaction. Ah ! c'est bien mon regard, doux, loyal, intelligent !!!

X... dont le coup de fourchette est célèbre, étant à table en compagnie où l'on faisait grand bruit de rire et de chanter, dit tout haut d'un air chagrin :

—Ah ! messieurs, un peu de silence ; on ne sait ce qu'on mange !

Une amusante coquille dans un journal de l'ouest :

"Notre sympathique préfet va beaucoup mieux ; les médecins lui ont permis de prendre des aliments, et, avec beaucoup de foins, la guérison ne se fera pas attendre..."

Gom-Gom, ayant un discours à pronon-

cer sur la tombe d'un ami, s'écrie en terminant :

—Adieu, pauvre cher, ou plutôt au revoir, car nous irons te rejoindre un jour, si Dieu nous prête vie !

Dialogue de villégiature, entre jeunes mariés :

Elle, se penchant amoureusement sur lui :

—N'est-ce pas, mon adoré, que tu es parfaitement heureux, que tu ne regrettes pas ta vie de garçon ?

—Moi !... je la regrette si peu, mon ange chéri, que si j'avais le malheur de te perdre, je n'hésiterais pas à me remarier !

Un gommeux questionne la soubrette d'une petite dame.

—Dis-moi, Julie, est-ce que ta maîtresse reçoit le soir ?

—Non, monsieur, madame est légitimisée... elle ne reçoit que la *Gazette de France* !...

Cri du cœur d'un professeur de chant bien connu, au Conservatoire, pour sa mauvaise humeur et ses boutades.

Il interpella un élève auquel il ne parvient pas à faire répéter un air :

—Comment ! s'écrie-t-il, vous ne parvenez pas à rester trois minutes dans le ton, quand Jonas est bien resté trois jours dans la baleine !...

On parlait dans un dîner d'un marchand de soupe qui est parvenu à se faire des rentes à force de rapacité et d'avarice sordide.

—Ce gaillard-là, dit quelqu'un, a trouvé moyen d'élever le vol à la hauteur d'une institution !

La petite Marthe H... est une enfant de six ans, trop bien élevée pour donner un démenti à qui que ce soit, surtout à son père.

Celui-ci prétendait qu'elle ne mangeait pas et qu'elle maigrissait tous les jours, et il ajoutait :

—Je t'ai pesée l'autre jour ; tu as diminué de quatre livres.

—Oh ! papa, je ne me le rappelle pas.

—Parfaitement, dit le père.

—Alors, papa, reprend la petite Marthe, qui ne veut pas pousser plus loin la discussion, c'est que tu m'as pesée quand je n'étais pas là !

Il est huit heures du soir.
Un avocat, des plus occupés, vient enfin de pouvoir se mettre à table.

On sonne, et la bonne vient lui dire qu'un de ses clients veut lui parler à l'instant.

—Impossible, répondit-il. Dites-lui que... Enfin, opposez-lui "une *faim* de non-recevoir."

Sommaire du "Monde Illustré" du 14 juillet

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures. Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Les deux poètes (fin), par Ch. des Granges.—Théâtres, par Chs. Monselet.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Récréations de famille.—Le Monde financier.—Echecs, rébus et solutions.

GRAVURES : Le comte de Chambord.—Frohsdorff : la chapelle du château ; le salon des Oiseaux au château ; le comte de Chambord transporté, sur un lit de repos, sous une tente dans le jardin réservé ; le comte de Chambord recevant les derniers sacrements dans le salon gris du château ; le comte de Paris, accompagné du duc de Nemours et du duc d'Alençon, visitant le comte de Chambord ; vue d'ensemble du château et du village de Frohsdorff ; façade principale du château ; façade ouest sur le parc ; allée de l'Orangerie (façade ouest) ; le vestibule du château ; la cour intérieure des écuries et remises du château.—Gravures extraites de *l'Histoire des Romains*.—Echecs.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61 rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 27
Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.
Hull : V. Morel E. Lapierre et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.
Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

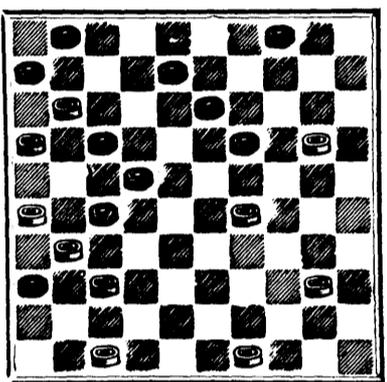
Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE PROBLÈME No 28

Composé par M. Wardon.

NOIRS

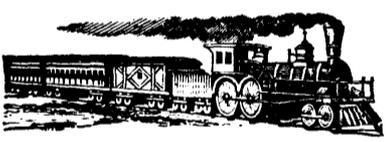


BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 25

Blancs—17 a 11, 39 à 34, 50 à 44, 32 à 2, 27 à 20 pr 3, 41 à 37, 37 à 32, 42 à 22 pr 6 et gagnent.



Chemin de Fer Intercolonial

Arrangements d'été

COMMENÇANT LE 25 JUIN 1883

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe-Lévis.....	8 00 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	2 15 p. m.
Cacouna.....	12 41 "
Trois-Pistoles.....	1 22 "
Rimouski.....	8 07 "
Little Metis.....	4 03 "
Campbellton.....	7 23 "
Métapédia.....	6 55 "
Dalhousie.....	8 00 "
Bathurst.....	9 50 "
New-Castle.....	11 32 "
Moncton.....	2 05 a. m.
Saint-Jean.....	6 00 "
Halifax.....	10 03 "

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Tronc partant de Montréal à 10.15 heures p. m., et à Campbellton avec le bateau "Admiral," qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Pasbiac, etc., etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

On peut maintenant se procurer des billets pour tout le voyage à des prix d'excursion, pour aller, par char et par eau, à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métapédia, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,
No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant en chef.
Moncton, -B., 25 juin 1883.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom.—En caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L.C.R. et M.P., Pro-Gén. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

- Elle possède en outre
- 12 presses à vapeur.
- 1 machine patenée à vernir les étiquettes.
- 1 machine électrique à vapeur.
- 4 machines à gravure.
- 3 machines à gravure photographique.
- 3 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, a Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs écrits dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.